DRAME à MONTMARTRE

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 75 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

Drame à Montmartre

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

— Tous vos beaux discours n'y changeront rien, madame! J'ai besoin des vingt mille francs que vous me devez depuis près d'un an et il me les faut... En dehors de cela, je ne connais rien.

Ce disant, Jérôme Lorrain, un gros homme d'une cinquantaine d'années, au front bas, à la face apoplectique, à l'encolure de taureau, laissait tomber son poing massif sur l'angle du bureau près duquel il se trouvait assis et, sans doute satisfait par cette manifestation de force brutale, se renversait sur le dossier de son fauteuil, considérant avec insolence la jeune femme installée en face de lui.

Celle-ci, Mme Touret, une blonde de vingt-six à vingt-sept ans, infiniment jolie avec son air doux, ses grands yeux gris-bleu où passait une lueur angoissée, sursauta malgré elle, tandis qu'un peu de rose empourprait ses joues pâles.

Depuis près de trois ans qu'à la suite de la mort de son mari, elle dirigeait cette maison d'appareils électriques qui constituait le plus clair de son avoir, elle avait connu bien des mécomptes, bien des déboires.

Certes, Lise Touret était une femme intelligente, à l'esprit subtil et compréhensif. De plus, elle était animée d'un grand désir de réussir. La bataille

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

qu'elle avait engagée était d'importance car d'elle dépendait tout son avenir.

Jadis, la maison Touret avait connu des heures de prospérité. C'était au beau temps où les affaires s'avéraient faciles; les commandes pleuvaient dru.

Alors, un nombreux personnel, tant employés qu'ouvriers, s'y trouvait occupé et, chaque année, les bénéfices se chiffraient par des sommes imposantes.

Ludovic Touret, le mari de Lise, avait cru, comme tant d'autres, que cette ère de prospérité durerait indéfiniment. Il n'avait pensé qu'à élargir le cercle de ses affaires sans constituer un solide fonds de réserve.

Rue de Maistre, à Montmartre, il avait fait édifier de vastes ateliers, des bureaux presque luxueux. A l'entendre, il fallait savoir impressionner la clientèle, créer une façade qui en imposât à tous! La mort était venue le surprendre en pleine activité, alors que les jours difficiles commençaient et, sans grande préparation, Lise s'était trouvée en face d'obstacles presque insurmontables.

Vaillamment, elle s'était attelée à la tâche; mais celle-ci était singulièrement ardue, d'autant plus qu'elle n'était point secondée par son personnel et que les créanciers, manquant de confiance en elle, se montraient exigeants, réclamant leur dû.

Parmi ces derniers, Jérôme Lorrain qui, cependant, était l'un des plus anciens fournisseurs de la firme, semblait le plus enragé.

Il est vrai qu'ainsi qu'il venait de le dire, une somme de vingt mille francs lui était due depuis plus d'une année.

— Voyons, monsieur, reprenait Lise qui, ayant feuilleté un agenda d'une main frémissante afin de se donner une contenance, redressait sa taille souple et svelte, nous sommes aujourd'hui le 7 février!

— Parbleu! je ne l'ignore pas! répliqua le négociant.

— Eh bien, si vous le voulez, je vous verserai cinq mille francs à la fin de ce mois, autant au 31 mars et le solde...

— Minute, madame!... Nous ne nous comprenons pas ou plutôt vous ne voulez pas me comprendre! coupa Lorrain avec un mauvais regard.

— Je vous assure que...

— Je vous ai dit qu'il me fallait immédiatement mes vingt mille balles. C'est clair, je pense?

— Pour le moment, la chose ne m'est pas possible! riposta Mme Touret avec une froideur voulue qui dissimulait mal son émoi car cette scène lui était infiniment pénible.

— Eh bien alors, tant pis pour vous!... Je vais remettre ma créance à un contentieux qui vous poursuivra à boulets rouges, oui, à boulets rouges, vous m'entendez? s'exclama le butor.

— Monsieur Lorrain, vous n'y pensez point?

— C'est ce que vous verrez...

— Depuis plus de dix ans que vous travaillez avec nous, vous avez toujours été payé!

— Le passé ne saurait répondre de l'avenir.

— Je vous promets que...

— Tant de fois, vous m'avez fait de belles promesses qui n'ont point été tenues, qu'à présent je n'y crois plus!

— Vous avez tort, monsieur! Cette fois...

— Il en serait comme des précédentes.

— Je vous jure que non!

— Je ne vous crois pas! lança brutalement le négociant. Je veux mon argent. Quant aux boniments, ça m'est égal!... Donc, si vous ne pouvez payer à fin de mois...

Il se levait, marquant ainsi son intention de rompre l'entretien et Lise Touret comprit qu'elle ne gagnerait rien à insister davantage.

Étouffant un soupir, car la situation lui apparaissait comme désespérée, elle étendit vers son impitoyable interlocuteur une main tremblante en balbutiant :

— Ne partez pas encore. je vais voir... avec mon chef-comptable... ce que nous pouvons vraiment faire pour vous...

Sans prendre garde au haussement d'épaules de Lorrain, elle appuya à deux reprises sur un tim-

bre. Presque aussitôt, une porte donnant sur un bureau voisin s'ouvrit et M. Baudran, le chef-comptable de la maison, un petit homme de quarante-cinq ans, au crâne oblong et rose, au regard chafouin, entra.

— Vous m'avez appelé, madame s'enquit-il en échangeant à la dérobée un regard d'intelligence avec Jérôme Lorrain.

De fait, les deux compères se connaissaient de longue date et s'entendaient parfaitement. A la mort du patron, Aristide Baudran avait fait le rêve de devenir directeur de la maison; déjà, il s'y voyait commandant en maître et encaissant de mirifiques appointements, le plus clair des bénéfices.

La décision de Lise de prendre en main la direction de la firme lui avait causé une grosse déception soigneusement dissimulée mais il ne l'avait pas pardonnée à la jeune femme et, depuis, elle avait en lui un ennemi aussi irréductible que caché.

C'est lui qui avait incité Jérôme Lorrain à exiger le règlement immédiat de sa créance; de la sorte, on acculerait la veuve affolée à une liquidation rapide.

Un consortium qui la guettait dans l'ombre et dans lequel figuraient la plupart de ses fournisseurs, reprendrait l'affaire à vil prix; Aristide Baudran avait la promesse formelle d'être nommé directeur; ainsi, il verrait ses ambitions réalisées.

Quant à la pauvre Lise, elle deviendrait ce qu'elle pourrait; de cela nul n'avait cure. Bien entendu, l'infortunée n'avait nul soupçon du complot ourdi pour la dépouiller.

Certes, bien des fois elle avait soupçonné qu'on la dupait, qu'on la dépouillait; mais dans sa candeur, elle ignorait encore ce qu'on est convenu d'appeler les affaires, vocable commode qui couvre bien des infamies, des malpropretés, des trahisons.

Cependant, en paroles entrecoupées, elle s'efforçait de mettre Baudran au courant d'une situation que celui-ci connaissait parfaitement.

— M. Lorrain a absolument besoin de ses fonds... Il faudrait que nous le réglions en totalité...

— Oh! madame, sursauta le chef-comptable avec un geste de protestation.

— Tout au moins que nous lui versions un acompte excédant la moitié.

— Impossible, tout à fait impossible! affirma le petit homme avec solennité.

— Ce n'est pas la moitié mais le total qu'il me faut! appuya Jérôme sur un ton définitif.

— Donc, monsieur Baudran, insistait Lise qui ne se rendait point, voyez de près vos échéances de fin de mois, faites-moi connaître les paiements que nous pourrions reporter...

— Madame, je vous atteste que...

— Faites ce que je vous dis, monsieur Baudran, et rendez-moi réponse au plus tôt! coupa la patronne, jugeant inutile de prolonger cette discussion, surtout en présence de Lorrain.

— Soit, madame...

Et Baudran, vexé, regagna son bureau tout en grommelant d'inintelligibles paroles.

Jérôme Lorrain avait pris son chapeau, un feutre noir aux larges ailes qui durcissait encore son visage et, l'ayant coiffé de gaillarde manière, se disposait à partir.

Pourtant, il s'attardait, en homme qui a encore quelque chose à dire. Lise Touret, les coudes appuyés sur son bureau, le menton reposant sur ses mains croisées, ne prenait point garde à lui, ayant pour ainsi dire oublié sa présence.

Ce que son regard entrevoyait au loin, c'était l'avenir sombre qui s'ouvrait devant elle.

La voix du gros homme, en résonnant à son oreille, la rappela au sentiment de la réalité. Se redressant vivement, elle aperçut sa face rougeaude à quelques pouces de son visage.

— Ma petite dame, disait Lorrain sur un ton familier et presque protecteur, cela m'ennuie de voir une jolie femme comme vous dans l'embarras. Aussi, vais-je vous donner un bon conseil.

— Lequel? fit-elle en se reculant quelque peu.

— Quand on est belle comme vous, on ne s'entête point à faire un métier auquel on ne comprend

rien!... Au lieu de vous éreinter dans ce bureau, vous feriez mieux d'aller vous promener ici ou là... Tournée comme vous l'êtes, vous ne tarderiez point à rencontrer quelqu'un qui vous apprécierait à votre valeur et vous aiderait à vous sortir d'embarras.

Il marqua un temps et, ne recevant point de réponse, poursuivit, s'enhardissant :

— Pour mon compte, j'en connais un qui, si vous étiez bien gentille avec lui, ne demanderait pas mieux que de vous verser une mensualité honnête... Que diriez-vous de quinze cents francs par mois avec un petit appartement à Batignolles?... Seulement, il faudrait être mignonne, bien mignonne!

Sa bouche aux lèvres lippues s'avançait, tandis qu'une lueur trouble s'allumait au fond de ses petits yeux noirs percés à coups de vrille.

Il appréciait en connaisseur les charmes de la jeune femme et songeait que cette libéralité ne lui coûterait pas cher, après tout, sa part de bénéfices dans la liquidation de la maison Touret couvrant bien au delà cette dépense somptuaire!...

Il aurait en elle une amie charmante, bien élevée, qui lui ferait honneur et que bien des camarades lui envieraient lorsqu'il la leur présenterait dans certain petit restaurant où ces messieurs se réunissaient volontiers sous prétexte de parler d'affaires.

Tout en escomptant ainsi les avantages de cette combinaison, il s'inclinait un peu plus et sa main aux gros doigts spatulés effleura l'épaule de Lise qui, un peu pâle, se rejetait en arrière.

— Allons, ne faites pas la méchante...

— Monsieur Lorrain, je crois que vous oubliez à qui vous parlez! s'exclama Mme Touret, frémissante, en se dressant d'un bond et cela avec tant de violence que son fauteuil culbuta lourdement sur le plancher. Je puis être une femme malheureuse... je ne serai jamais une femme à vendre!...

— On dit cela!...

— En tout cas, je vous prie de sortir de chez moi et ceci à l'instant même... Vous n'êtes qu'un grossier personnage!

La main de Lise se tendait, indiquant la porte

donnant sur l'antichambre, cependant que son regard exprimait éloquemment toute sa colère, son mépris.

Jérôme Lorrain ne s'y trompa point. Pour cette femme, il n'était qu'un goujat, qu'un paysan mal dégrossi. De toute évidence, elle préférerait la misère plutôt que d'accepter ses propositions.

C'était si net, si formel, qu'il en fut comme flagellé dans son orgueil, et perdant toute mesure, il s'écria d'une voix enrouée :

— Vous faites bien des façons, ma petite, envers un homme à qui vous devez de l'argent!... Ah! vous me flanquez dehors? Eh bien, vous n'aurez pas longtemps à attendre pour prendre le même chemin, c'est moi qui vous le dis!

— En attendant, vous allez filer et plus vite que cela!... articula tranquillement une voix masculine.

Surpris, Jérôme Lorrain et Lise Touret se retournèrent. Par une troisième porte donnant sur un bureau réservé aux représentants de la maison, un homme de trente-cinq à trente-six ans venait d'entrer sans qu'ils y prissent garde et c'était lui qui s'exprimait de la sorte.

— De quoi vous mêlez-vous? grommela Lorrain en dévisageant le nouveau venu.

Celui-ci était de taille moyenne, correctement vêtu à la façon d'un employé aisé. Il avait le visage un peu long, exactement rasé, avec des traits qui, de prime abord, semblaient insignifiants. Les cheveux châtain foncé, clairsemés, encadraient un front têtu et volontaire. Les yeux presque noirs, profondément enfoncés sous les orbites, avaient un regard dur, décidé qui, malgré lui, impressionna le gros Lorrain.

— Monsieur Legrand, commença Lise Touret, reconnaissant l'un des représentants travaillant chez elle depuis quelques mois...

D'un geste plein d'autorité, il l'apaisa, la priant de garder le silence puis, revenant au visiteur :

— Monsieur Lorrain, il n'y a pas ici de place pour un mufle tel que vous! prononça-t-il d'une voix sifflante.

— Ah ça! voilà que vous m'injuriez, à présent?... Eh bien, c'est le bouquet!... Madame Touret, vous me paierez cela et cher... En sortant d'ici, je cours chez l'huissier... Vous verrez, vous verrez...

Le gros homme écumait littéralement de fureur, et sa colère était si évidente que, cette fois, Lise Touret comprit que c'en était fait d'elle. L'intervention de Lucien Legrand achevait de la perdre, rendant tout arrangement impossible!

— Ah! Monsieur Legrand! soupira-t-elle, chancelant presque.

Sans doute le représentant sentit-il le reproche inconscient qu'exprimait son ton car, une seconde, il la considéra avec attention puis, revenant à Lorrain dont la main empoignait déjà le bouton de la porte :

— Monsieur, fit-il d'une voix glacée qui impressionna grandement l'autre, vous avez décidément des façons de faire qui me déplaisent souverainement. C'est pourquoi, dorénavant, nous passerons nos commandes à d'autres fournisseurs.

— Payez-moi plutôt ce que vous me devez déjà!

— Mais certainement... Vous avez votre facture?

Interdit, Jérôme Lorrain eut une courte hésitation puis, sortant le papier en question de sa poche, il le brandit d'un air triomphant :

— La voilà, ma facture!... Vingt mille deux cent quarante-cinq francs soixante-dix qu'on me doit depuis des éternités!

— Est-ce exact, madame ? s'enquit Lucien Legrand, tourné vers Lise Touret.

Elle acquiesça d'un signe de tête, trop émue pour pouvoir articuler une syllabe.

Legrand tira son chéquier et, d'une plume rapide, il libella les formules. Après quoi, il tendit le papier à Lorrain, ahuri, stupéfait.

— Voilà ce qu'on vous doit, monsieur!... A présent, fichez le camp et ne revenez pas de sitôt... C'est le dernier conseil que j'ai à vous donner!

— Eh bien, eh bien!... murmura l'autre... Gare à vous si votre chèque n'est pas payé!...

— L'agence du Crédit Lyonnais, place Clichy,

a de quoi vous payer! Sur ce, débarrassez le plancher!

Ayant dit, Lucien Legrand ouvrit largement la porte et Lorrain l'ayant franchie quelque peu penaud, il la lui claqua sur les talons. Lorsqu'il se retourna vers le bureau, Lise Touret, tombée sur son fauteuil, le considérait avec des yeux pleins de larmes.

— Ah! Monsieur Legrand, que de reconnaissance je vous dois!... Seulement, voilà, je ne sais quand je pourrai m'acquitter vis-à-vis de vous.

Une seconde, il l'examina et, sous ce regard, la jeune femme se sentit mal à l'aise. Elle éprouvait à nouveau ce qui s'était toujours passé lorsqu'elle se trouvait en présence de Lucien Legrand : une gêne qui allait presque jusqu'à l'aversion.

Pourtant, en la circonstance, il venait de se conduire de façon digne d'éloges...

Faisant effort, elle allait reprendre la parole, dire sa gratitude, d'un mot il lui imposa silence et, s'installant sur le siège que Lorrain occupait l'instant d'auparavant :

— Madame, si vous voulez bien, nous avons à causer...

— Certes, approuva-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

— De la pièce voisine où je mettais à jour mon carnet de commandes, j'ai entendu ce qui se disait ici... Les paroles de ce grossier personnage m'ont fait sortir de mon caractère. Mon devoir de galant homme me commandait d'intervenir, c'est ce que j'ai fait!

— Donc, c'est à vous qu'à présent je dois vingt mille deux cent quarante-cinq francs! fit-elle, tâchant de sourire. Ma reconnaissance est en sus... Mais je vous le répète... je ne sais quand je pourrai m'acquitter... Les affaires sont si difficiles...

— Madame, depuis six mois que je travaille ici, j'ai pu m'en apercevoir!

« Mais ce n'est pas à la légère que j'ai agi ce matin. Il y a longtemps que je méditais d'avoir avec vous cet entretien... Bref, voici la chose : ici, tout

le monde vous vole, vous gruge, depuis Baudran, le chef-comptable qui renseigne vos créanciers sur vos difficultés de trésorerie jusqu'à Coupeau, le contremaître des ateliers qui sort des marchandises revendues à vil prix chez les brocanteurs du voisinage...

« Oh! ne me regardez pas ainsi... Je sais ce que je dis et n'avance rien qui ne soit exact!

« D'autre part, vous devez à de nombreux fournisseurs... Vos disponibilités sont à bout! Avant peu, vous serez définitivement débordée par la situation et acculée à la faillite à moins que quelqu'un d'énergique, d'entendu aux affaires, ne remette tout en ordre ici!

« Or, ce quelqu'un, je voudrais que ce soit moi. J'ai encore près de deux cent mille francs de disponibles... Je suis disposé à les mettre dans votre affaire si vous consentez à me prendre pour associé et à me nommer directeur... Réfléchissez... Ma proposition est sérieuse et, sans vouloir vous blesser, je crois qu'il est de votre intérêt de l'accepter... Je vous le répète, réduite à vos seules forces, vous ne vous en tirerez pas...

« Depuis que je travaille ici, je me suis mis au courant de la partie... J'ai des idées, un grand désir de réussir... et puis, quand on me verra à vos côtés, les coquins qui avaient rêvé de vous dépouiller comprendront qu'il faut filer droit... A vous de voir ce que vous désirez faire!

Il se tut et, de nouveau, son regard pesa sur Lise Touret, quelque peu désemparée.

Cette proposition catégorique prenait la jeune femme fort au dépourvu. Jusqu'à présent, elle n'avait guère accordé d'attention à Lucien Legrand. Pour elle, il était un représentant comme la maison en possédait plusieurs.

Evidemment, il ne lui était pas des plus sympathiques; mais son attitude dénotait une nature généreuse, un esprit élevé. D'autre part, elle sentait obscurément qu'il avait pleinement raison en dénonçant le complot ourdi pour la perdre.

Lorsque ses adversaires verraient qu'ils devaient

compter avec un homme résolu, au courant des affaires, leur attitude changerait.

Enfin, Lise était lasse de la lutte qu'elle soutenait seule depuis des années; bien des fois elle avait songé à prendre un associé mais toujours elle avait reculé, craignant d'introduire un nouvel ennemi dans la place.

Avec Legrand, rien de semblable ne paraissait à redouter; son geste spontané était garant de sa générosité car enfin, rien ne prouvait qu'elle fût en état de rembourser la somme avancée par lui.

Elle pouvait également décliner ses offres...

Les idées se bousculaient dans l'esprit de la jeune femme, laquelle ne savait trop à quoi se résoudre.

Mais déjà, Lucien Legrand se levait et, saluant respectueusement :

— Madame, permettez-moi de me retirer... J'ai beaucoup de courses à faire ce matin et puis, pour l'instant, nous n'avons plus rien à nous dire. Examinez ma proposition... Prenez tout le temps désirable... Je demeure entièrement à votre disposition pour vous fournir tous les renseignements que vous pourrez souhaiter.

— Merci, cher monsieur, croyez bien que...

La voix balbutiante de Lise s'embarrassait; Legrand eut la suprême habileté de ne point insister et, sur un nouveau salut, il s'éclipsa, laissant la veuve singulièrement troublée et celle-ci entendit son pas décroître puis s'éteindre dans la pièce voisine.

Alors, anéantie, elle retomba sur son siège, cachant son visage dans ses mains. La voix de M. Baudran, le chef-comptable, la tira de sa méditation :

— Excusez-moi de vous déranger, madame, mais il ne nous sera point possible de verser le moindre acompte à M. Lorrain avant au moins six mois...

— M. Lorrain? murmura Lise Touret, semblant revenir d'un autre monde. Ah! monsieur Baudran, ne vous souciez donc point de lui...

— Mais madame...

— M. Lorrain a été intégralement réglé et nous ne le verrons pas reparaître de sitôt. Donc, retour-

nez à vos occupations et ne vous souciez plus de lui!

Et, sans remarquer l'air atterré du comptable, la jeune femme le congédia d'un geste définitif.

CHAPITRE II

Le brûlant soleil d'août inondait de sa radieuse clarté la grande cour centrale que bordaient les ateliers et les bureaux de la maison Touret. Dans tous ces locaux, une activité fiévreuse régnait. Tout le monde se hâtait, accomplissant sa besogne avec zèle.

Une dactylographe qui s'était risquée dans ce Sahara en miniature, une feuille de papier aux doigts, et s'attardait à causer avec un de ses collègues rencontré là, par hasard, eut un coup d'œil furtif vers une fenêtre du rez-de-chaussée que protégeait un store de coutil rayé.

— Je me sauve... Si M. Legrand nous apercevait...

— Allez donc, ma toute jolie Andrée ! répliqua le jeune homme. Je serais désolé qu'à cause de moi il vous arrivât quelque ennui. Nous reprendrons cette conversation ce soir, à la sortie, à six heures et demie.

— Entendu! promit la blonde Andrée en s'esquivant prestement.

En effet, si au temps de la direction de Mme Touret, la nonchalance était de règle, il n'en allait plus de même à présent. Après bien des hésitations, la veuve avait accepté les propositions de Lucien Legrand. Au reste, il lui eût été difficile de faire autrement. Elle comprenait parfaitement son insuffisance à mener une pareille entreprise et puis, les deux cent mille francs d'apport offerts par son futur associé étaient absolument nécessaires pour renflouer l'affaire.

Donc, depuis le 1er mars, Lucien Legrand était devenu le directeur officiel de la firme et, aussitôt, les choses avaient changé d'aspect.

Tout de suite, chacun avait compris que c'en était fini de rire!

Maintenant, ils avaient un maître qui entendait être obéi au doigt et à l'œil. Ceux qui avaient tenté de faire de l'opposition s'étaient vus impitoyablement brisés.

Le chef d'atelier qui se croyait nécessaire avait été le premier à sauter; puis, ç'avait été Baudran, le chef-comptable dont les méthodes sournoises n'avaient pas eu plus de succès.

Sous la vigoureuse impulsion de Lucien Legrand, clients et fournisseurs avaient également repris confiance. Avant peu, on connaîtrait à nouveau une ère de prospérité.

Les commandes affluaient, le chiffre d'affaires montait de mois en mois.

Cependant, dans le bureau directorial que lui avait abandonné Mme Touret, Legrand conférait ce matin-là avec la jeune femme venue rue de Maistre comme la chose lui arrivait presque quotidiennement.

En effet, si elle « avait passé la main », elle n'avait point abdiqué complètement et elle prétendait demeurer au courant de ce qui se passait dans sa maison.

En son estivale toilette bleue à pois blancs que complétait une grande capeline de paille ombrant délicatement le visage, Lise Touret était charmante à contempler; aussi, tout en l'entretenant des affaires en cours, Lucien Legrand ne la quittait-il point du regard, sans paraître remarquer que la chose gênait quelque peu son interlocutrice.

— Donc, vous le voyez, chère madame, vous pouvez partir vous reposer à Houlgate ainsi que vous en avez l'intention. En votre absence, nous ne manquerons point de travail! conclut le directeur avec un sourire.

— En effet! Mais avez-vous réfléchi à quelle époque vous désirez prendre votre congé? Je m'arrangerai pour venir vous remplacer ici...

— Oh! c'est inutile, madame. Il ne me sera pas possible de m'absenter cette année... Nous verrons plus tard.

— Prenez garde, monsieur Legrand, vous vous

dépensez trop et je crains pour vous le surmenage.

— Vous avez grandement tort! Je suis solide et vous le prouverai.

— Soit! En tout cas, nous en reparlerons. Je ne pars que dans quelques jours.

De plus en plus mal à l'aise, la jeune femme feignait de s'absorber dans la lecture de quelques lettres de commandes et, entre les deux associés, il y eut une minute de silence.

Lise sentait peser sur sa nuque le regard perçant de Legrand et cela lui causait quelque impatience :

— Qu'a-t-il donc à m'examiner ainsi?... Mon Dieu, n'est-il pas possible qu'un homme et une femme vivent sur un pied de bonne camaraderie?...

Bien que Lucien Legrand se fût toujours cantonné en une attitude pleine de réserve, Lise n'avait point tardé à comprendre qu'elle lui plaisait infiniment. Les yeux du directeur avaient une singulière éloquence. La jolie veuve faisait l'impossible pour éviter la déclaration qu'elle pressentait.

Ah! pourquoi cet homme semblait-il s'être amouraché d'elle alors qu'elle n'éprouvait pour lui que crainte?...

— Je serai content de travailler ici tandis que vous vous amuserez là-bas! reprenait cependant Legrand dont la voix s'adoucissait. Lorsque je triomphe de quelque difficulté, je me dis que c'est en grande partie pour vous et j'y goûte une intense satisfaction.

— Vous êtes le plus aimable, le plus consciencieux des associés, coupa vivement Mme Touret, alarmée par le tour que prenait la conversation. Continuez donc, cher monsieur, et ainsi vous aurez droit à toute ma reconnaissance. Pour moi, je me sauve... J'ai de nombreuses courses à faire et puis je suis attendue pour déjeuner chez une amie.

— Une amie? répéta-t-il sur un ton bizarre qu'elle feignit de ne point remarquer.

— Oui. Qu'est-ce que cela a de surprenant? riposta-t-elle en se mettant debout, et en gagnant la cheminée que surmontait une glace devant laquelle elle vérifia l'inclinaison de son chapeau.

— Oh! rien, évidemment!... fit-il en la suivant. Allez donc, madame... Pour moi, je vais recevoir Lamballot, ce gros entrepreneur de Grenelle qui fait quelques manières pour accepter le contrat que je lui propose.

— Celui-ci me semble un peu... comment dirais-je... léonin? Vous faites à M. Lamballot des conditions dures...

— S'il en trouve de meilleures, qu'il aille ailleurs! Mais il s'en gardera bien...

— Vous savez que c'est un de nos meilleurs, de nos plus anciens clients?

— Ceci ne doit point l'empêcher de payer les nouveaux tarifs que commande la situation.

— Vous êtes dur en affaires, monsieur Legrand!...

— Je défends nos intérêts.

— Un peu trop âprement à mon gré!

— Est-ce un blâme? fit-il en fronçant le sourcil.

— Nullement! se hâta-t-elle de répliquer, redoutant d'amorcer une de ces querelles qui, à plusieurs reprises déjà, les avaient mis aux prises. Mieux que moi, vous vous y entendez! Ce que j'en disais, c'était uniquement pour causer!

— C'est bien ce que je pensais... Laissez-moi agir, madame, et vous y trouverez votre compte. Je n'ai d'autre désir que de vous aider à refaire votre fortune.

— J'espère que vous ne vous oublierez point! coupa-t-elle, ramenant à nouveau la conversation sur un terrain plus général.

Sans doute Lucien Legrand comprit-il son intention car un nuage vite dissipé passa sur son front. Pourtant, sa physionomie restait empreinte de mauvaise humeur et le sourire avait quitté ses lèvres. A ce moment, on frappa à la porte et Andrée, la blonde dactylographe, se montra sur le seuil :

— Monsieur le Directeur, voici le mémoire que vous m'avez demandé...

— Ah! vous arrivez bien, vous! grogna Legrand dont la physionomie s'était encore durcie. Qu'est-ce que vous fichiez, tout à l'heure, à bavarder dans

la cour? Croyez-vous que c'est pour cela que nous vous payons?

— Mais, monsieur... balbutia la jeune fille, interdite.

— Que je vous y repince et vous passerez à la caisse! C'est compris, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur! balbutia Andrée, les larmes aux yeux, en coulant un regard implorant vers Mme Touret.

— Posez ce papier sur mon bureau... Je vous rappellerai quand j'aurai besoin de vous.

— Allez, mon enfant! fit Lise, touchée de l'émoi de la jeune fille.

Celle-ci la remercia d'un sourire et s'éclipsa prestement.

— Vous êtes dur pour cette petite! murmura la patronne, une fois la porte refermée.

— Qu'a-t-elle besoin de flirter dans les coins au lieu de faire son travail?

— Elle a vingt ans... C'est de son âge! rétorqua Mme Touret, indulgente.

Presque aussitôt, elle se repentit d'avoir prononcé ces mots car, déjà, le directeur reprenait vivement :

— Croyez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir vingt ans pour être amoureux?

— Ma foi, je n'en sais rien et ne m'en soucie guère. Ce que je veux simplement dire, c'est qu'il est parfois nécessaire d'être indulgent.

— Et vous trouvez que je ne le suis pas?

— Pas assez, peut-être, en effet! Ah! monsieur Legrand, que c'est pénible de devoir gronder toujours comme vous le faites et, à votre place, j'en souffrirais sérieusement.

— Cela ne me coûte point! Que chacun fasse son devoir, je ne demande pas autre chose!

Lise haussa imperceptiblement les épaules. Ce terrible homme avait des réponses définitives à toutes choses! Aussi, jugeant inutile de prolonger l'entretien gagna-t-elle la porte donnant sur l'antichambre.

— Allons, au revoir, cher monsieur, et à demain!

— Oui, à demain! répondit-il en effleurant la petite main qu'elle lui tendait.

Le battant retombé, Lucien Legrand demeura pensif et on aurait pu l'entendre murmurer :

— Ma parole, on dirait que je lui fais peur! Pourtant, j'ai toujours été gentil avec elle! Ah! il faudra que je l'apprivoise et qu'elle en arrive où je veux la mener...

Un instant encore, il s'attarda en cette rêverie. Mais, phénomène étrange, celle-ci, au lieu d'adoucir son visage, laissait ce dernier durci et comme contracté. A la fin, il eut un grand geste qui semblait réserver l'avenir puis, regagnant son bureau, il reprit sa besogne un instant interrompue.

Mais on le sentait tendu, mécontent et M. Lamballot, qui survint peu après, en fit la dure expérience. Lucien Legrand l'accueillit d'un air hargneux, opposant un refus formel à toutes ses demandes, tant et si bien que l'entrepreneur finit par se retirer en grognant de colère, non sans avoir souscrit aux conditions qui lui étaient imposées.

Jusqu'au soir, Lucien Legrand travailla d'arrache-pied, recevant des clients, visitant les ateliers, morigénant les pauvres diables qu'il trouvait en faute.

Enfin, la cloche signalant la fermeture sonna. Brusquement, le silence se fit dans la ruche; la journée terminée, chacun s'évadait avec un soupir de soulagement de ces locaux que la poigne du nouveau directeur transformait en une sorte de bagne.

Pour Legrand, il sortit un peu avant sept heures; la cigarette aux lèvres, il gagna le petit restaurant de l'avenue de Clichy où il prenait ses repas. Ensuite, il entreprit une courte promenade qui l'amena aux environs du parc Monceau et, vers dix heures, il réintégra la rue de Maistre.

Il existait là, au-dessus des bureaux, trois petites pièces inutilisées. Avec le consentement de Mme Touret, Lucien Legrand s'y était installé le trimestre précédent et, chaque matin, une femme du voisinage venait mettre un peu d'ordre dans son ménage de garçon.

Le directeur s'étant mis au lit parcourut un jour-

nal du soir mais les nouvelles manquaient d'intérêt si bien que, bâillant, il finit par éteindre et par glisser au sommeil.

Legrand dormait ainsi depuis environ deux heures lorsqu'il s'éveilla brusquement. Il lui semblait percevoir des bruits suspects montant du rez-de-chaussée. Avant de faire de la lumière, il écouta, redressé sur un coude.

A cette heure, personne, hormis lui, ne devait se trouver dans l'usine; était-ce donc des rats qui exécutaient cette visite domiciliaire?

Presque aussitôt, Lucien Legrand se convainquit du contraire.

Un choc métallique venait de parvenir jusqu'à lui. Ce n'était pas la dent d'un rongeur qui avait pu le causer.

— Ah ça, est-ce que, par hasard?...

Sans plus attendre, le directeur sauta à bas de sa couche et, à tâtons, dans l'obscurité, passa un pantalon, enfila des chaussons. Ceci fait, il prit dans le tiroir de la table de nuit voisine un pistolet automatique qui s'y trouvait tout chargé. La seconde suivante, étouffant le bruit de ses pas, il débouchait sur le palier du petit escalier conduisant dans une pièce voisine de son bureau.

Sans faire plus de bruit qu'un fantôme, il dégringola les marches.

En bas, le bruit continuait, presque imperceptible. Evidemment, des gens travaillaient là à quelque mystérieuse besogne.

Lucien Legrand poussa une porte qui grinça à peine et avança la tête. A la lueur d'une lampe électrique posée sur son bureau, la pièce lui apparut dans presque toute son étendue.

Deux hommes étaient là, enveloppés dans de sombres gabardines, le feutre rabattu sur les yeux.

Courbés vers le coffre-fort qu'ils s'efforçaient de fracturer, ils n'avaient point entendu approcher l'habitant de l'étage supérieur.

— Mâtin! Il faut pourtant que nous venions à bout de cette serrure! grommela l'un d'eux en essuyant d'un revers de main son front trempé de sueur.

Allons, le Frisé, passe-moi une pince plus forte que celle-ci.

L'autre se courba vers des outils posés à terre sur une peau de chamois. Déjà, il empoignait l'objet demandé lorsqu'une voix narquoise retentit, le faisant sursauter, de même que son compagnon.

— Ah ça, voulez-vous que je vous aide?... demandait Lucien Legrand.

D'un même bond, les deux coquins se retournèrent. Alors, ils aperçurent le directeur qui, le bras levé, braquait sur eux son revolver.

— Ne bougez pas! sinon je vous brûle! prévint encore celui-ci, en dévisageant les cambrioleurs.

Dans l'ombre projetée par les chapeaux, il entrevit des visages pâles où brillaient des yeux aux regards menaçants; mais il eut tôt fait de constater que sa soudaine apparition ne semblait nullement avoir terrorisé les bandits.

Bien mieux, l'un d'eux souriait à présent et ceci acheva d'exaspérer Legrand.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir du culot, vous autres!... Ah! c'est à mon coffre-fort que vous en aviez?

— Pourquoi pas? ricana l'un des hommes. Le croyais-tu donc plus sacré qu'un autre?

— Non! Seulement, il ne fallait pas vous faire pincer... Allons, haut les mains!...

— Tu blagues, mon bon! fit le second cambrioleur sans plus obéir que son camarade.

— Haut les mains! répéta Legrand, sinon je tire!...

— Et tu feras une bêtise, mon poteau! N'est-ce pas, le Frisé?

— Pour sûr! approuva l'interpellé, nullement intimidé.

— Je compte jusqu'à trois...

— Jusqu'à vingt, si ça t'amuse!... Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse?

— D'abord, je vous défends de me tutoyer!

— Il paraît que tu es bien fier depuis que tu es directeur d'usine! ironisa le Frisé. Qu'en dis-tu, le Bordelais?

— Ma foi, c'est aussi mon avis... Tu as bien fait

de descendre, mon vieux... De la sorte, nous ne serons pas obligés de nous esquinter contre la porte de ce diable de coffre. Tu vas nous l'ouvrir gentiment.

Pour le coup, Legrand eut un haut-le-corps. Tant de cynisme l'ahurissait quelque peu.

— Je ne sais ce qui me retient de vous coller une balle dans la peau!...

— Ce serait une sottise, je te le répète! reprit le premier cambrioleur. Des gens comme nous sont faits pour s'entendre.

— Je ne vous comprends pas! fit Legrand d'une voix altérée tandis que son index allait et venait nerveusement sur la gâchette de l'arme dont, pourtant, il ne se résignait point à faire usage. D'abord, qui êtes-vous?

— Notre identité t'intéresse?... Pour mon compte, je ne vois aucun inconvénient à te la communiquer. Je m'appelle Emile Maubert, mais on me nomme plus communément « Le Frisé ».

— Moi, je suis Albert Thirion, surnommé « Le Bordelais » à cause de mon accent! surenchérit le deuxième individu.

Une ombre légère, vite dissipée, passa sur le visage de Legrand qui répliqua :

— Eh bien, mes jolis messieurs, vous voilà pincés en flagrant délit... Vous ne pouvez pas nier...

— Nous n'en avons nullement l'intention! fit le Frisé.

— Je vais téléphoner au poste de police pour qu'on m'envoie quatre agents qui me débarrasseront de vous.

— Tu rigoles! déclara froidement le Bordelais.

— Je n'en ai pas la moindre envie! grogna le directeur en risquant un pas vers l'appareil placé sur son bureau, non loin de la lampe électrique. Je vais bien vous le prouver.

— Allons, tiens-toi tranquille, interrompit le Bordelais. Dans ton intérêt, cela vaudra mieux.

Et, comme Legrand, surpris par son ton, l'enveloppait d'un regard défiant tout en le tenant au bout du canon de son arme, l'homme poursuivit :

— Pour commencer, ramasse ton joujou! Tu as l'air idiot avec ce revolver. Ne fais pas tant de façons... Tu vois bien que nous n'avons pas peur de toi.

— C'est le tort que vous avez. Si vous bougez...

— Rentre ton « feu » et fiche-nous la paix, Adrien Caprin! lança le Bordelais avec un haussement d'épaules.

Pour le coup, Legrand tressaillit; un éclair fauve flamba dans son regard. Mais déjà, l'autre poursuivait :

— Tu comprends, tu ne nous la feras pas à l'influence!... On te connaît, mon vieux... L'autre jour, je t'ai bien reconnu tandis que tu passais devant le café Wepler... De loin, on t'a suivi et c'est ce qui nous a donné l'idée de venir opérer ici!

— Canailles!...

— Des gros mots!... Comme si c'était de mise entre nous...

— Je vais vous faire coffrer!

— On te coffrera aussi, Caprin!... Je te l'ai dit, je suis de Bordeaux. J'étais encore au pays lorsqu'il y a trois ans, un ménage de vieux rentiers fut refroidi à l'Estaque par un petit-cousin recueilli par charité... Le petit-cousin, c'était toi. A l'époque, tous les journaux publièrent ta photographie; mais la police eut beau se mettre en quête, elle ne te découvrit point.

« Tu avais fait peau neuve, ce qui était facile avec les deux cent cinquante mille francs barbotés aux vieux. La Cour d'Assises de la Gironde en fut quitte pour te condamner aux travaux forcés à perpétuité, ce qui t'était bien égal puisque tu avais réussi à tirer au large.

« A présent, appelle la police, si tu veux... Je leur raconterai ma petite histoire, aux flics, et ce n'est pas nous qui serons les plus attrapés.

Ayant dit, le Bordelais se tut, considérant Legrand d'un regard ironique. Ce dernier avait blêmi et une expression de rage diabolique crispait son visage, cependant que l'automatique tremblait dans sa main, décelant son trouble.

— Ce n'est pas vrai!... Je ne comprends rien à cette histoire! gronda-t-il d'une voix enrouée.

— Allons donc!... La preuve, c'est que tu ne téléphones pas plus que tu ne tires sur nous! bien que tu enrages!... Que veux-tu, mon vieux, tu n'es pas le plus fort...

— Vous êtes des gredins.

— Possible! Mais tu ne vaux pas mieux que nous. Alors...

— Vous allez me ficher le camp immédiatement.

— J'aime mieux attendre les flics promis. C'est pas ton avis, le Frisé? goguenarda le Bordelais.

— Ma foi si!

— Prenez garde! Ne me poussez pas à bout!

— Qu'est-ce que tu feras, je te le demande? Allons, cesse de faire le malin et montre-toi raisonnable! Si tu acceptes nos conditions, on peut s'entendre!

— Vos conditions? se révolta Legrand.

— Parfaitement! Tu vas nous donner cent billets, pas un de moins, et alors on te laissera suivre ton petit bonhomme de chemin. En cas de refus, le procureur de la République recevra sous trois jours une bonne petite lettre lui indiquant le lieu où s'est réfugié le dénommé Caprin! N'essaie pas de filer... on aura l'œil sur toi. Maintenant, réfléchis, vois où est ton intérêt.

Ayant dit, le Frisé alluma une cigarette au briquet que lui tendait son camarade.

— Tu as très bien parlé! approuva ce dernier avec un sourire.

— Ah! un mot encore! reprit le Frisé. Laisse ton revolver tranquille et ne tente pas de nous abattre afin de te débarrasser de témoins gênants. Nous sommes deux et tu en raterais au moins un. Alors!...

Il y eut quelques secondes de silence. On voyait de grosses gouttes de sueur ruisseler sur le front livide de Lucien Legrand lequel faisait d'inutiles efforts pour reconquérir son assurance.

— Ecoutez, reprit-il d'une voix qu'il ne reconnut point lui-même tant elle était altérée, vos boniments ne me font pas peur... Vous vous trompez en ce qui

me concerne. Je m'appelle Legrand et non Caprin. Jamais je n'ai eu affaire avec la justice.

— Tu diras cela à l'occasion à la police.

— Comme je ne suis pas un mauvais bougre, poursuivait cependant Legrand sans paraître avoir entendu, je veux bien vous laisser filer mais à la condition que vous me laisserez tranquille avec vos histoires de l'autre monde!

— Et tu supposes qu'on va marcher... Mais non, mon vieux, on te tient... On ne te lâchera pas comme cela. J'ai dit que nous voulions cent billets et tu nous les donneras... sinon...

Legrand mâcha une imprécation et, durant une seconde, on put croire qu'il allait tirer sur les bandits qui le bravaient si ouvertement. A la réflexion, il n'en fit rien et, empochant lentement son arme, il dit, les dents serrées :

— Vous êtes de sales fripouilles.

— On te ressemble, quoi! ricana le Bordelais.

— Néanmoins, je veux bien discuter avec vous.

— Alors, aboule les cent billets! intervint le Frisé.

— Vous ne pensez pas que je les ai dans ma poche? Le coffre-fort est à peu près vide. Mes fonds sont à la banque.

— Tu n'auras qu'à aller les chercher.

— Voici ce que je vous propose... Rendez-vous après-demain mercredi soir à neuf heures, au « Celtic », un petit café de la rue Blanche, presque à l'angle de la rue de Douai.

— Oui, je vois!

— Nous pourrons reprendre cette conversation.

— Ecoute, Caprin, interrompit le Bordelais. Pas de traîtrise entre nous... cela te coûterait cher! N'essaie pas non plus de nous endormir ou de discuter. On aura l'œil sur toi, je te l'ai dit. Nous voulons notre part du gâteau et on l'aura.

— Entendu! grinça Legrand, maté. Seulement, vous devez comprendre qu'il me faut le temps de réunir la somme que vous exigez.

— Soit! on t'accorde quarante-huit heures. A mercredi soir, au « Celtic ». Si par hasard, tu

oubliais de venir, dès le lendemain, le commissaire serait averti. Maintenant, le Frisé, ramasse les outils... Nous n'avons plus rien à faire ici.

Tranquillement, les deux hommes rassemblèrent leur attirail de cambrioleurs et, l'un derrière l'autre, ils s'éclipsèrent, repassant la fenêtre d'un bureau voisin dont ils avaient forcé les volets de fer.

Legrand, qui les avait suivis, les vit disparaître dans l'ombre de la rue de Maistre. Alors, effondré, la tête dans les mains, il se laissa choir sur son fauteuil directorial.

A cette heure, son sanglant passé qu'il avait tenté d'oublier l'environnait de toutes parts. Il se sentait perdu, au pouvoir des deux coquins qui, ainsi qu'ils l'avaient dit, le tenaient!

Longtemps, Legrand demeura ainsi. A la fin, il se redressa, montrant un masque résolu.

Sans hâte, il fit disparaître les traces du passage des deux cambrioleurs, remettant soigneusement tout en ordre. Il ne fallait pas que, le lendemain, le garçon de bureau s'aperçut de ce qui s'était passé durant la nuit. La chose fut relativement aisée.

Ayant pris ces précautions, Lucien Legrand regagna sa chambre d'un pas lourd car il était exténué.

Il se jeta sur son lit mais il n'avait point sommeil. Jusqu'au jour, il demeura là, l'esprit tendu, les yeux grands ouverts sur l'obscurité.

CHAPITRE III

Le « Celtic » est un petit bar d'apparence fort coquette qui se trouve rue Blanche, ainsi que Lucien Legrand l'avait indiqué au Frisé et au Bordelais. Des rideaux de soie crème empêchent les regards indiscrets de plonger à l'intérieur.

La salle, de dimensions restreintes, est meublée de quelques tables autour desquelles s'assemble une clientèle d'habitués, personnages aux occupations mal définies, à l'élégance trop voyante.

Au fond, se dresse le minuscule comptoir du bar.

avec ses hauts tabourets, ses étagères garnies de bouteilles d'alcool. Derrière s'ouvre une porte permettant de passer dans l'arrière-boutique où Mme Marcelle, la tenancière du lieu, a installé sa chambre à coucher.

Si, à l'apéritif, le « Celtic » est assez fréquenté, si l'on y discute ferme les dernières performances des courses, vers neuf heures, par contre, l'endroit est à peu près solitaire.

Il ne retrouve quelque animation qu'aux environs de minuit, à la sortie des cinémas, des dancings du quartier.

Ce mercredi-là, il en était ainsi qu'à l'ordinaire; aussi, Mme Marcelle, une grosse femme aux joues couperosées, aux cheveux d'un blond rutilant, s'était-elle retirée dans sa chambre afin d'y prendre quelque repos.

Derrière le comptoir, Giovanni, le garçon, un maigre Italien aux yeux de braise, somnolait, tout en frottant nonchalamment de petites cuillères largement rayées.

Deux seuls consommateurs avaient pris place à une table située à gauche, devant des verres de fine auxquels ils ne touchaient guère.

C'étaient nos vieilles connaissances, Emile Maubert, dit le Frisé, et Albert Thirion, surnommé le Bordelais.

A voix basse, ils échangeaient de courtes phrases; mais on les devinait tendus, en éveil.

En effet, la partie qu'ils jouaient était d'importance. Avant peu, ils en avaient la certitude, ils encaisseraient les cent billets exigés de Caprin-Legrand et cette perspective, si elle les enchantait, donnait à leurs physionomies canailles une gravité inaccoutumée.

— Neuf heures moins dix, murmura le Frisé après avoir jeté un coup d'œil sur l'œil-de-bœuf suspendu au-dessus de la tête de Giovanni. J'espère qu'il ne se fera pas attendre trop longtemps.

« Il », c'était Caprin, bien entendu.

Comme son compagnon ne répondait point, Maubert reprit :

— J'espère qu'il ne cherchera pas à se défiler car, en ce cas...

Un bref geste de menace à peine esquissé compléta sa pensée.

Le Bordelais, qui se piquait de plus de maîtrise, eut un haussement d'épaules :

— Pourquoi veux-tu qu'il fasse l'andouille? grommela-t-il.

— Dame! on ne sait jamais...

— Que si! Ce n'est pas un navet, tu peux m'en croire... Il a compris que nous le tenions et qu'il a tout intérêt à s'exécuter gentiment.

— Bien sûr!

— A sa place, qu'est-ce que tu ferais?

— Je marcherais, parbleu!

— Alors, pourquoi veux-tu qu'il soit plus bête que toi?

Cette conclusion logique mit pour un temps un terme à la conversation; le Frisé ralluma sa cigarette qu'il avait laissé éteindre tandis que Thirion avalait une gorgée de fine. Bien qu'il affectât une tranquillité parfaite, il n'était pas éloigné de partager les inquiétudes de son camarade.

Cent mille francs, c'était une somme!

Evidemment, il ne l'avait jamais possédée mais il s'imaginait facilement quel crève-cœur ce serait pour lui de devoir s'en défaire au profit d'un autre. Caprin devait éprouver d'identiques sentiments. Vraiment il ne serait tranquille que lorsque toute cette affaire serait terminée.

Sans doute le Frisé avait-il de pareilles pensées car il murmura :

— Je voudrais bien être plus vieux d'une demi-heure!

— Parbleu! approuva le Bordelais avec un air supérieur.

A ce moment, la porte donnant sur la rue s'ouvrit et un jeune garçon de quinze à seize ans portant un uniforme vert à boutons d'argent se montra sur le seuil du « Celtic ».

Les deux gredins qui s'étaient retournés en même temps échangèrent un coup d'œil exprimant leur

déconvenue. Ils avaient cru voir entrer le visiteur tant attendu.

Cependant, le groom s'avançait vers Giovanni qui s'était redressé. Tous deux se connaissaient, le survenant étant employé dans un café du boulevard de Clichy tout voisin, à l'enseigne de la « Poule Bleue ».

— Ça va, Adolphe? interrogea l'Italien.

— Sûr! fit le jeune homme avec importance. J'ai une commission pour deux de tes clients, sans doute ceux que voilà là-bas.

— Probable! approuva Giovanni à tout hasard.

Déjà, le chasseur, virant sur ses talons, s'approchait de la table de Thirion et de Maubert.

— Est-ce vous qui attendez un monsieur pour neuf heures? interrogea-t-il en les dévisageant.

— Si on te le demande? commença le Frisé avec humeur.

— Je répondrai que je n'en sais rien, évidemment! Seulement, comme j'ai une commission à vous faire...

— De la part de qui?

— Je ne sais pas... c'est un client de la « Poule Bleue » qui m'envoie, un monsieur qui prend un bock à la terrasse.

— Qu'est-ce qu'il veut, ton monsieur? s'enquit Thirion en poussant son camarade du genou.

— Dame, il faudrait que je sache d'abord si vous êtes bien ceux que je cherche. Un de vous deux est-il le Bordelais? repartit Adolphe, sans pitié pour l'impatience manifestée par ses interlocuteurs.

— Oui, c'est moi. Après? dit Thirion.

— Et vous, comment vous appelez-vous? continua imperturbablement le chasseur qui prenait ainsi sa revanche de l'accueil rien moins qu'aimable qui lui avait été fait.

— Je suis le Frisé! répliqua l'interpellé.

— Je m'en serais douté rien qu'à vous voir! sourit l'adolescent. Donc, c'est bien vers vous qu'on m'envoie.

Il marqua un temps, affectant de considérer avec attention une mauvaise litho accrochée au mur représentant une marquise et un gentilhomme Louis XV

marivaudant sur un banc de pierre dans un décor de parc.

La voix irritée du Frisé le rappela au sentiment de la réalité.

— Quand tu voudras dire ce qui t'amène? grognait l'irascible cambrioleur.

Lentement, le chasseur abaissa son regard et, avec un hochement de tête approbatif :

— C'est juste! Voilà donc la chose : ce monsieur m'a dit de vous prier de le rejoindre à la terrasse de la « Poule Bleue » où il vous attend car des raisons qu'il ne m'a point expliquées l'empêchent de venir jusqu'ici.

— Des raisons? Quelles raisons?...

— Vous les lui demanderez!... Pour moi, je n'ai que cela à vous dire. Voilà la commission faite. Inutile de me donner quelque chose, je suis payé d'avance, ajouta ironiquement Adolphe, voyant qu'aucun de ses interlocuteurs ne faisait un geste pour lui glisser une pièce.

— Tu as raison, petit! Tiens, prends quand même cela !

Et le Bordelais, tirant quarante sous de son gousset, les allongea vers l'adolescent. Celui-ci rafla la pièce avec un sourire de coin.

— Merci ! Vous, au moins, vous savez vivre ! Alors, qu'est-ce que je dois dire à mon client?

— Que nous allons venir d'ici un instant ! déclara le Bordelais.

— Parfait ! Au revoir, Giovanni.

Sur ce, d'une glissade, le chasseur gagna la porte qui retomba sans bruit derrière lui.

Maintenant, Thirion et Maubert conféraient vivement à voix basse. Ce changement de programme n'était point sans les déconcerter quelque peu. Que signifiait cette modification au plan arrêté d'avance? Pourquoi Legrand-Caprin, au lieu de venir les rejoindre au « Celtic », les priait-il d'aller à la « Poule Bleue » ?...

Cela ne cachait-il pas quelque piège ? Maubert n'était point éloigné de le croire et, sans ambages, il communiqua son opinion au Bordelais.

— Méfiance ! Voilà qui ne me dit rien de bon.

— Que crains-tu ? riposta Thirion, lequel à l'occasion cultivait l'esprit de contradiction.

— Je ne sais pas... Mais il aurait pu venir jusqu'ici !

— Il a sans doute ses raisons pour ne point le faire.

— Lesquelles ?

— Ah ! tu m'en demandes de trop...

— J'ai bien envie de rester ici, grogna Maubert, furieux.

— Ecoute, fit l'autre, il ne faut pas être stupide. La « Poule Bleue » vaut le « Celtic » et on ne nous y mangera pas !

— Evidemment, mais...

— Quant à s'imaginer que Caprin nous tend quelque piège, ce n'est pas sérieux. En pleine terrasse, boulevard de Clichy... tu te rends compte...

— Bien sûr, bien sûr... mais je n'aime pas ces manières-là. Quand on a dit une chose, on la fait !

— Tu lui expliqueras cela tout à l'heure. Pour moi, j'y vais.

— Tu as peut-être tort.

— A cause ?

— Je te le répète, je n'en sais rien... C'est une idée que j'ai comme cela...

— Tu me fais rigoler, le Frisé !... Il ne sera pas dit que j'aurai laissé tomber Caprin pour une pareille blague. Pourvu qu'il aboule le fric, c'est tout ce que je lui demande. Que ce soit ici ou là, peu m'importe !

— Naturellement!

— Maintenant, s'il s'avisait de faire le méchant, j'ai là de quoi lui donner à réfléchir.

Et, successivement, le Bordelais désignait sa tête, siège de ses idées, et la poche de son veston gris-bleu que déformait un revolver de calibre respectable. Le Frisé eut un clignement d'œil d'intelligence tandis que d'un mouvement identique, il caressait l'arme que lui aussi portait.

— Alors, on y va ? fit-il, se décidant brusquement en se levant.

— Ma foi oui, réplique le Bordelais avec une nonchalance affectée.

Déjà, le Frisé s'approchait du bar sur lequel il jeta une pièce de dix francs.

— Tiens, Giovanni, garde la monnaie!

— Merci, monsieur.

Thirion le Bordelais ayant remonté son pantalon d'un geste familier, classique, posait la main sur le bec-de-cane de la porte. Maubert le Frisé l'ayant rejoint, il ouvrit.

A cette heure, la rue Blanche était à peu près déserte. Vers la rue de Douai, un autobus passait, roulant avec fracas. Là-haut, du côté de la place, on entrevoyait les lumières du Moulin-Rouge.

Une auto, conduite intérieure de couleur sombre, stationnait à l'orée de la rue, en bordure du trottoir opposé.

Très préoccupés, les deux hommes remontèrent côte à côte dans cette direction. A ce moment, la conduite intérieure en question s'ébranla, coupant obliquement la rue Blanche.

Elle roulait doucement, sans bruit et, dans l'ombre, on distinguait vaguement un homme installé au volant.

Maubert et Thirion ne lui accordèrent qu'un vague regard. Pour l'instant, ils avaient bien d'autres préoccupations en tête.

Brusquement, ce fut le drame.

La conduite intérieure venait de s'immobiliser à la hauteur des gredins. Par la portière, un bras armé d'un pistolet automatique de fort calibre s'allongea vers eux, à moins d'un mètre et, dans le grand silence, de sèches détonations claquèrent ainsi que des coups de fouet.

Une grêle de balles enveloppa les misérables d'un réseau de mort. L'automobiliste tirait posément, ainsi qu'à la cible, vidant son chargeur.

Atteint par le premier projectile, le Bordelais s'était affaissé, tué net, le front troué.

Le Frisé eut le temps d'esquisser un mouvement de recul et, grommelant une imprécation, il tournoya sur lui-même dans l'évidente intention de rega-

gner le « Celtic » afin d'y chercher refuge. Il ne put réaliser ce dessein.

Successivement, deux balles l'atteignirent, l'une à la nuque, l'autre dans les reins et, comme une masse, il s'effondra, la face contre terre, les bras en croix.

Déjà, l'automobiliste remettait sa machine en route et, appuyant sur l'accélérateur, il filait vers la rue de Douai dans laquelle il disparut, tournant à gauche.

La scène n'avait point duré une minute.

Elle n'avait eu pour spectateurs qu'une petite femme blonde, très maquillée, qui sortait d'une maison voisine sous le porche de laquelle elle se rejeta précipitamment et un brave gardien de la paix qui, son service terminé, s'engageait dans la rue Blanche, venant de la place du même nom.

Ce fut lui qui se précipita le premier vers les corps gisant sur le trottoir.

— Bon sang! en voilà, une histoire!... Sous mon nez... Celui-là peut se vanter d'avoir un fier culot.

Déjà, l'automobile n'était plus en vue. Un instant interloqué, l'agent porta son sifflet à ses lèvres, en tirant des sons aigus et prolongés afin d'appeler à l'aide ses camarades pouvant se trouver aux environs. Cet espoir ne devait pas être déçu. Simultanément, trois agents cyclistes dévalèrent, arrivant du boulevard, tandis que deux gardiens à pied accouraient au pas gymnastique par la rue de Douai.

Maintenant, des fenêtres s'ouvraient, des gens paraissaient au seuil des cafés, des restaurants du voisinage. La petite femme maquillée pérorait au milieu d'un groupe, donnant des explications que nul ne lui demandait.

— Ça c'est passé sous mes yeux... Je sortais de chez moi pour aller au cinéma lorsque les coups de feu ont retenti... J'ai cru que c'était un pneu qui éclatait!... Ah! je peux me vanter de l'avoir échappée belle!

Cependant, les agents cyclistes, dûment renseignés par leur collègue, enfourchaient leurs machines, s'élançant à la poursuite du meurtrier.

— Il monte une conduite intérieure de couleur

sombre, une Citron, à moins que ce ne soit une Peugeot, je ne sais au juste!... Il doit se trouver seul à l'intérieur. Quant au numéro, je n'ai pu le relever, j'étais trop loin et puis il me semble bien qu'il y avait dessus un placard de boue...

— Ça va... on verra, jeta l'un des cyclistes.

Les autres agents relevaient les corps.

— Rien à faire! annonça l'un d'eux. Je crois qu'ils sont morts.

— N'importe! On va les transporter à l'hôpital.

Un taxi fut appelé, dans lequel on chargea les deux hommes. Un agent grimpa près du chauffeur et le funèbre équipage partit, se frayant péniblement un passage au milieu de la foule qui, à présent, encombrait la rue.

Les autres gardiens tentaient vainement de la disperser tout en s'efforçant de recueillir les noms des témoins possibles.

Ils surent ainsi que la petite femme s'appelait Anna de Bellefond et qu'elle était artiste de cinéma.

— C'est bon, on vous convoquera. Quelqu'un sait-il encore queque chose?

— Moi, fit Giovanni, le garçon du « Celtic » en s'avançant. Ces messieurs sortaient de chez nous où ils avaient pris une fine.

— Vous les connaissiez?

— Oh! pas plus que cela... de vue, tout simplement.

L'agent eut un hochement de tête entendu. Il était à Montmartre depuis plusieurs années et savait à quoi s'en tenir sur les drames du « milieu », les réticences, les ignorances des témoins.

— Merci tout de même! grommela-t-il.

Déjà, il méditait les termes de son rapport. Allons, il n'avait vraiment pas besoin de ce nouveau travail!

— Quel métier!... Pas moyen d'être tranquille!... Ils auraient bien pu attendre que je sois passé pour arranger leurs affaires!

Deux heures plus tard, dans l'un des bureaux du commissariat de police de la rue de La Rochefoucauld, l'inspecteur Herbillon, de la police judiciaire,

prenait connaissance du document rédigé par le brave gardien de la paix Picot, spectateur du drame.

L'inspecteur était un homme de trente-deux à trente-quatre ans, à la physionomie intelligente, à l'air doux et réfléchi. De taille moyenne, d'allures distinguées, il n'évoquait en rien le classique agent de la Sûreté du répertoire.

Comme Picot avait mentionné que Giovanni, le garçon du « Celtic », semblait en savoir plus long qu'il ne le prétendait, Herbillon se décida à pousser jusqu'au bar sans plus attendre.

Les deux victimes étaient bien mortes, ainsi que le gardien l'avait constaté. Leurs cadavres avaient été dirigés sur l'Institut médico-légal.

Dans leurs poches, on avait trouvé des papiers aux noms d'Emile Maubert et d'Albert Thirion, des revolvers chargés, un peu d'argent, bref rien de très intéressant.

Une dizaine de clients commentaient l'événement dans la salle du « Celtic » lorsque Herbillon y pénétra. Mme Marcelle, très en beauté grâce à un récent maquillage, trônait au bar.

D'un geste, l'inspecteur attira à l'écart Giovanni qui s'empressait de servir ces messieurs.

— Une seconde! J'aurais un mot à te dire.

Le ton révélait l'homme de police; le barman se hâta d'obéir.

— Raconte ce que tu sais. Surtout, dis bien tout. Dans ton intérêt, cela vaudra mieux, fit froidement Herbillon en plantant son regard clair et perçant dans les yeux de l'Italien.

— Je ne demande pas mieux... mais c'est peu de chose.

Et, à mi-voix, Giovanni fit le récit demandé. Depuis une quinzaine, Maubert et Thirion venaient par intermittences au « Celtic ». Personne ne les y connaissait. D'eux, on ignorait tout, leurs noms, leurs domiciles, mais selon toute vraisemblance, ils habitaient le quartier.

Ce soir, comme ils semblaient attendre quelqu'un, Adolphe, le chasseur de la « Poule Bleue », une boîte du boulevard de Clichy, était venu les cher-

cher. Ils étaient sortis quelques minutes plus tard et, tout de suite, le drame s'était produit.

— Merci, fit Herbillon. C'est bien tout?

— Oui, monsieur.

L'inspecteur n'insista pas. Présentement, il avait hâte de voir Adolphe. Il trouva celui-ci dans un coin de la terrasse de la « Poule Bleue » où, pour la vingtième fois peut-être, il faisait le récit de sa mission.

Du meurtre, le jeune homme ne savait rien, que par ouï-dire, celui-ci ayant été perpétré alors qu'il avait déjà regagné l'angle de la place. Seulement, de l'avoir déclenché, lui conférait une importance à laquelle il ne semblait point disposé à renoncer facilement.

— Arrive par ici et raconte ! ordonna Herbillon qui, l'ayant touché à l'épaule, le poussait à l'écart.

Le jeune garçon ne se fit pas prier. Ainsi que Giovanni, il avait compris.

— Eh bien, voilà la chose. J'étais à mon poste, à la terrasse, comme d'habitude, lorsque, vers neuf heures moins le quart, un monsieur est venu s'installer ici, commandant un bock. C'est Léon qui l'a servi. Peu après, il m'appelait pour m'envoyer en course.

« Deux de ses amis, le Frisé et le Bordelais, devaient l'attendre au « Celtic ». Il fallait les prier de venir ici. Bien entendu, j'ai fait la commission. Ces messieurs étaient bien au « Celtic » et l'un d'eux m'a donné quarante sous.

— C'est tout? murmura Herbillon, déçu.

— Oui, à peu près! avoua Adolphe avec confusion car il se rendait compte que c'était peu. Ces messieurs n'avaient pas l'air contents d'être obligés de se déranger; le plus petit, celui qui avait les cheveux frisés, faisait une tête!...

— Et le monsieur, celui qui t'envoya, comment était-il?

— Très bien, l'air sérieux, avec une barbiche brune, une moustache et des lunettes d'écaille. Il avait un chapeau mou gris ou marron... un pardes-

sus sombre... Je l'ai peu remarqué, vous comprenez!

— Il était venu à pied?

— Oui, monsieur. Quand je revins du « Celtic », il n'était plus à la terrasse mais je ne m'en occupai pas car on m'appelait d'un autre côté.

Léon, le garçon de café, confirma cette déposition. L'étranger était parti presque sur les talons d'Adolphe, après avoir réglé sa consommation à laquelle il n'avait guère touché. C'était la première fois qu'on le voyait à la « Poule Bleue ».

Ce fut tout ce qu'Herbillon apprit le concernant et on doit reconnaître que c'était vraiment mince.

L'homme à la barbiche avait dû rejoindre le meurtrier qui stationnait dans son auto, à proximité, à moins que ce ne fût lui-même qui ait joué ce rôle. En ce cas, il avait laissé sa voiture à quelque distance.

Supposant que le Frisé et le Bordelais sortiraient du « Celtic » pour venir à la « Poule Bleue », le bandit était allé s'embusquer dans son auto, à l'orée de la rue Blanche. A l'apparition des deux hommes, il avait roulé à leur rencontre et les avait abattus posément, comme à la cible. Ensuite, il s'était éclipsé et n'avait pas été retrouvé en dépit des rondes effectuées dans le quartier par les agents cyclistes.

C'était simple, parfaitement clair. Mais ce qui l'était beaucoup moins, c'étaient les motifs qui avaient armé son bras et, tout en regagnant son domicile, Herbillon songeait non sans mélancolie qu'il aurait certainement beaucoup de peine à démêler cet imbroglio.

— Une vengeance, bien sûr!... Mais quel en fut le mobile? Je ne puis trouver d'indications qu'en interrogeant l'entourage des morts. Dès demain, je m'y attellerai. En voici assez pour aujourd'hui! conclut-il.

CHAPITRE IV

Durant les jours qui suivirent, l'inspecteur Herbillon poursuivit son enquête, cela avec plus de zèle

que de succès. Il avait réussi à découvrir le domicile des deux hommes assassinés rue Blanche. C'était dans un petit hôtel de la rue Ganneron où ils étaient descendus trois semaines auparavant, arrivant directement de Bordeaux.

Au reste, les patrons et le garçon de l'établissement assuraient que l'un d'eux était surnommé le Bordelais. De plus, tous deux avaient un fort accent méridional.

Par ailleurs, on ne les connaissait guère à Montmartre. Leur installation sur la Butte était donc récente.

Dans ces conditions, comment admettre qu'ils eussent déjà suscité des haines pouvant déterminer la vengeance que l'on sait?

Parvenu à ce point de son raisonnement, l'inspecteur se sentait perplexe. Evidemment, un maillon manquait à la chaîne. A force d'y songer, le policier se dit que Paris n'est pas si éloigné de Bordeaux que les habitants de l'une ne puissent avoir des rapports avec l'autre.

Oui, le Frisé et le Bordelais devaient avoir d'anciennes relations parisiennes, des gens équivoques dans leur genre dont ils s'étaient attiré le ressentiment.

C'était dans leur passé qu'il fallait fouiller. Peut-être découvrirait-on quelque chose!

Herbillon en était là de ses déductions lorsqu'un après-midi, en passant place Clichy, il faillit se heurter à un gros homme réjoui, à la mine fleurie qui, la canne sous le bras, le chapeau en bataille, se précipitait vers l'escalier du métro voisin.

Une double exclamation jaillit presque simultanément :

— Herbillon!

— Morel!...

— Comment, tu es à Paris? reprenait cependant le policier, lequel venait de reconnaître ainsi l'un de ses anciens camarades du temps où il appartenait à la brigade mobile d'Orléans.

— Hé! parbleu... Est-ce donc défendu? fit joyeusement Morel dont la voix se timbrait d'un formi-

dable accent dénotant qu'il avait vu le jour sur les bords de la Garonne.

— Que non pas, évidemment! Allons prendre un bock!

— Cela me fait plaisir de te revoir, mon vieux Herbillon!

— Et à moi donc!...

Quelques instants plus tard, les deux amis s'installaient à la terrasse d'un café de la place et Morc qui semblait débordant d'allégresse entamait le chapitre des confidences. Il n'appartenait plus à la police bordelaise, ainsi qu'Herbillon le supposait. Un passe-droit parfaitement injuste l'ayant privé d'un avancement mérité.

Il était entré dans une agence privée que dirigeait M. Jacques de Villefort.

— Tu sais bien, Jacques de Villefort... l'as des as... le premier de nos détectives.

Herbillon eut un hochement de tête approbatif. Oui, il connaissait Jacques de Villefort, tout au moins de réputation.

— Tu as de la chance de travailler avec un pareil type! se contenta-t-il de murmurer.

— Pour cela, tu peux le dire. Rien que des affaires intéressantes. On est bien payés. Le patron est toujours de bonne humeur!

— Il faudra que tu me présentes. On ne sait jamais, si quelque jour je quittais la police officielle?...

— Tu n'aurais qu'à venir chez nous. M. de Villefort aime les hommes dans ton genre, hardis, débrouillards, pas faiseurs... A propos, de quoi t'occupes-tu actuellement?

— D'une sale histoire qui m'embête! avoua Herbillon, lequel entreprit de narrer à son collègue les résultats obtenus par lui.

— Somme toute, tu piétines et, à ce train-là, tu n'es pas près de mettre la main au collet du bonhomme à la barbiche brune! fit le Méridional.

— J'en ai peur! confessa l'inspecteur. C'est d'autant plus ennuyeux que ce n'est pas la première affaire de ce genre qui se passe à Montmartre et

que je n'ai pas réussi à tirer au clair. Je me demande de quel côté me tourner. Que ferais-tu à ma place?

— Dame! je ne sais trop! murmura Morel qui, après un instant de réflexion, ajouta tout en jetant un regard sur sa montre : Trois heures et demie... Il va falloir que je me sauve. J'ai rendez-vous avec le patron, au siège de l'agence, aux Champs-Elysées, afin de lui rendre compte d'une filature.

« A propos, je demeure rue Caulaincourt, là, tout près. Je prends pension chez des cousins à moi, les Sauret, des gens très bien. Il faudra venir me voir.

— Oui, oui, promit Herbillon, l'esprit ailleurs.

Les consommations réglées, les policiers se levaient lorsque Morel, frappant sur l'épaule de son ami, lui glissa à l'oreille :

— Veux-tu un tuyau, mais là, un vrai...? Eh bien, à ta place, j'accompagnerais le copain Morel et j'irais conter mes perplexités à M. de Villefort. Je suis sûr qu'il te donnerait un bon conseil.

— Tu crois que cela ne le dérangerait pas? prononça l'inspecteur, tenté surtout par la perspective de faire la connaissance du célèbre policier.

— Nullement! Présenté par moi, tu seras bien reçu.

— Soit! Allons.

Une rame du chemin de fer souterrain emporta les deux hommes vers l'Etoile et, quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans les luxueux bureaux de l'agence que Jacques de Villefort avait installée en pleins Champs-Elysées.

Laissant Herbillon dans un salon d'attente, Morel gagna le cabinet de travail de son chef afin de rendre compte de sa mission. Moins d'un quart d'heure après, il était de retour :

— Arrive! jeta-t-il. J'ai parlé de toi au patron, il t'attend.

Jacques de Villefort reçut ses visiteurs la main tendue, le sourire aux lèvres. Il les installa dans de confortables fauteuils, offrit des cigarettes, puis on causa. Tout de suite, il avait été sympathique à Herbillon lequel, pourtant, ne s'attendait point à le trouver si jeune, si chic.

— Un véritable homme du monde! songeait-il.

Sur un mot de Jacques, l'inspecteur se décida à lui faire part de ses ennuis, résumant en quelques mots l'enquête ouverte à la suite du double crime de la rue Blanche.

— Le juge d'instruction, M. Fauveau, me talonne! Il faut que j'aboutisse, sinon j'aurai une mauvaise note à mon dossier. Seulement, ce n'est pas facile!

— Bien sûr! approuva Morel, familier. Voyons, patron, qu'est-ce que pourrait bien tenter ce brave Herbillon?

Jacques avait écouté, un vague sourire aux lèvres car, de suite, il avait deviné ce qu'on attendait de lui. Par la lecture des journaux, il était au courant de l'affaire. Son avis fut qu'il devait s'agir effectivement d'une vengeance.

— Vos hommes arrivaient de Bordeaux, dites-vous? Eh bien, à votre place, j'enverrais leurs photographies à la police de cette ville. De la sorte, on pourrait espérer les identifier, fouiller sérieusement leur passé. Sûrement, le nœud de l'affaire est là-bas.

— C'est ce que j'ai toujours pensé! fit Herbillon, ravi.

— Morel a gardé des attaches à la Sûreté bordelaise. Il vous secondera de son mieux... Revenez me voir de temps en temps et tenez-moi au courant.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

L'audience était terminée; les deux inspecteurs se retirèrent afin de se concerter.

— Je vais t'adresser à Michelet, un bon camarade que j'ai à Bordeaux. Il s'occupera mieux de toi que si la chose arrivait par la voie administrative! expliqua Morel avec volubilité.

De fait, une semaine plus tard, les renseignements escomptés parvenaient à Paris. L'inspecteur Michelet avait découvert au service anthropométrique de Bordeaux des fiches concernant les morts de la rue Blanche.

Ainsi, on sut que ces derniers s'appelaient bien Albert Thirion et Emile Maubert. C'étaient deux repris de justice plusieurs fois condamnés pour vols,

agressions nocturnes, chantages. Ils étaient récemment sortis de prison. De plus, Michelet joignait à son envoi toute une série de photographies de mauvais garçons du chef-lieu de la Gironde, actuellement en liberté.

Les uns avaient purgé leur peine, les autres n'étaient jamais tombés aux mains de la police. Peut-être cette documentation servirait-elle à Herbillon car il se pouvait que l'assassin de la rue Blanche se trouvât parmi ces bandits dont bon nombre avaient dû connaître le Frisé et le Bordelais.

Durant plusieurs heures, Herbillon et Morel étudièrent consciencieusement ces images dont pas une ne correspondait au signalement approximatif donné par le personnel de la « Poule Bleue » du meurtrier présumé des consommateurs du « Celtic ».

A la vérité, l'enquête ne s'en trouvait nullement avancée. C'est à quoi songeait le brave Morel tandis que, ce soir-là, il regagnait son logis de la rue Caulaincourt. Après une courte station dans sa chambre du sixième étage, il redescendit au troisième, chez ses cousins Sauret, en compagnie desquels il prenait ses repas.

Jules Sauret, un homme terne et effacé, approchait de la quarantaine. Ses fonctions de rédacteur au ministère de l'Intérieur l'absorbaient uniquement. En dehors de cela, il n'était bon à rien, ainsi que le proclamait volontiers sa femme Hélène, une brunette de trente ans, sémillante et loquace.

Une fillette d'une dizaine d'années, Marie-Cécile, complétait la famille.

On se mit à table et, tout en attaquant le potage, Morel entreprit de conter des histoires, cela pour le plus grand plaisir d'Hélène et de Marie-Cécile. Sauret mangeait, le nez dans son assiette, le regard vague.

Soudain, comme la petite bonne apportait un bœuf mode des plus appétissants, l'obscurité se fit dans la salle à manger. Avec des cris, des exclamations, on se précipita. Des bougies furent allumées et les recherches commencèrent afin de déterminer les causes de la panne.

Morel, hissé sur une chaise, dirigeait les investigations. Bientôt, il fut évident que le mal était sans remède, pour le moment du moins et le policier étant descendu de son perchoir exprima sa conviction par la phrase suivante :

— Ce qui arrive n'a rien d'étonnant. Votre installation électrique a été faite en dépit du bon sens. Vos appareils ne valent pas les quatre fers d'un chien!

— C'est bien ce que je pensais! s'exclama Hélène qui, tournée vers son mari, poursuivit, véhémente : une fois de plus, tu t'es laissé rouler. Oui, cousin Morel, un monsieur qu'il avait connu dans l'autobus l'a embobeliné. C'est lui qui nous a fourni tout notre appareillage électrique. Il avait, paraît-il, des tarifs intéressants dans la maison Touret, rue de Maistre. Cela ne nous a pas empêché de payer le prix fort!

— Je t'assure que nous avons fait une bonne affaire! avança timidement le rédacteur.

— La preuve, la panne de ce soir! Ah! je te conseille de parler... Cousin Morel, je ne puis le laisser s'occuper de quoi que ce soit.

— Voyons, ne nous affolons pas! fit le policier... Votre fournisseur doit vous changer tout ce qui ne fonctionne pas.

— J'irai dès demain! proposa Sauret.

— Non, tu ferais encore des sottises! protesta sa femme.

— Avec cela que tu ne te trompes jamais!

La discussion menaçait de s'envenimer. Morel, dont l'esprit était conciliant, intervint :

— Ne vous taquinez pas de la sorte... Si vous voulez, c'est moi qui passerai à la maison Touret pour expliquer l'affaire et formuler votre réclamation. Je vous promets qu'on ne m'endormira point.

Jules et Hélène ne demandaient pas mieux. Tout ayant été ainsi réglé, on acheva de dîner à la lueur d'une lampe à pétrole que la bonne était descendue emprunter chez la concierge.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, Morel se rendit à la firme Touret. Un employé auquel il s'adressa

écouta gravement sa réclamation puis commença à formuler quelques objections.

Les appareils fournis l'avaient été deux ans auparavant; dans ces conditions, le délai de garantie était expiré.

— Vous ne manquez pas d'aplomb! s'exclama le policier. Comment, au bout de vingt-quatre mois, il faudrait tout changer? On n'a jamais vu cela!

— Mais, monsieur...

— Ne me racontez pas d'histoires et conduisez-moi près de votre patron. Je préfère avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, coupa le policier, désireux de maintenir son prestige aux yeux de la cousine Hélène.

— Notre directeur, M. Legrand, ne pourra que vous répéter ce que je viens de vous dire!

— N'importe, je veux le voir.

— Attendez un instant... Je vais m'informer s'il est arrivé.

Tout en maugréant, Morel s'installa sur une banquette. La pause ne fut que de courte durée. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un garçon de bureau venait le chercher pour l'introduire dans un cabinet de travail d'aspect sévère.

Un homme à l'air grave, à la mine renfrognée, consultait des notes, penché sur une table. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'il daigna se redresser et s'informer de ce que désirait le policier.

De plus en plus mécontent, ce dernier exposa sa requête, faisant valoir ses arguments. Selon lui, certains appareils avaient été livrés en mauvais état. De là leur peu de durée. La maison devait les changer. C'était le moins qu'elle puisse faire!

Tout en parlant, le collaborateur de Jacques de Villefort ne quittait pas du regard son interlocuteur qui, le menton dans la main, l'écoutait, l'air de plus en plus maussade.

— C'est curieux, songeait le collaborateur de Jacques de Villefort. Il se semble que je connais cette tête-là. Mais du diable si je sais où je l'ai vue!

Cependant, le directeur, lequel n'était autre que

Lucien Legrand, prenait à son tour la parole. Il le fit avec sa sécheresse, sa brièveté ordinaires.

— Monsieur, ainsi qu'on vous l'a déjà exposé, je crois, les délais de garantie sont expirés depuis longtemps en admettant toutefois que la panne dont vous vous plaignez soit le fait de nos appareils... Ce que je puis vous offrir, c'est de faire passer quelqu'un pour examiner les nouveaux travaux à effectuer... Dans l'établissement des prix, on tiendrait compte de ce que vous êtes d'anciens clients...

La voix était dure, métallique, timbrée d'un léger accent familier à l'oreille de Morel.

— Parbleu! ce type-là est de Bordeaux! songea-t-il. Oui, c'est un Méridional triste et morose, comme il y en a quelques-uns. Ce n'est point étonnant si c'est une canaille! Je n'aime pas ce genre d'individus!

Une discussion suivit, le policier s'efforçant de faire prévaloir son point de vue mais ce fut inutilement.

Tout ce qu'il obtint de Lucien Legrand, ce fut que les nouveaux appareils seraient fournis au prix des anciens. Il se retira donc fort mécontent et assez préoccupé. Constamment, devant ses yeux, s'évoquait la physionomie maussade de l'industriel.

— Sûr que ce n'est pas la première fois que je vois cette binette-là! se répétait-il. Est-ce que, par hasard?...

Une pensée soudaine venait de traverser son cerveau. Récemment, en compagnie d'Herbillon, il avait longuement examiné les photos des malfaiteurs expédiées de Bordeaux par l'ami Michelet. Qui sait si ce n'était point cela qui le hantait, si l'un des coquins en question ne ressemblait point au directeur de la maison Touret?...

— Ma foi, ce doit être cela. Il faut que j'en ai le cœur net!

L'heure suivante, Morel débarquait dans les bureaux de la police judiciaire, quai des Orfèvres. Il y trouva Herbillon qui se disposait à sortir.

— Je voudrais voir les photos expédiées par Michelet.

— Facile! Tu as une idée?

— Je ne crois pas... C'est plutôt quelque chose qui me préoccupe.

Herbillon, ayant pris dans un cartonnier les effigies en question, les étala devant son camarade. Silencieusement, celui-ci se prit à les examiner avec un regard professionnel.

Ah! il ne plaisantait plus, le joyeux Morel! Présentement, il était tout à sa tâche!

Brusquement, il sursauta, cependant que son index pointait vers l'une des épreuves représentant un homme de trente ans aux traits accentués, au regard en dessous.

— Je parie que c'est lui! Tout de même, ce serait trop fort!...

Il retournait la photo, déchiffrant la fiche qui y était jointe :

« Adrien Caprin, 30 ans, représentant de commerce. Recherché pour le meurtre de M. et Mme Borins, rentiers à l'Estaque, commis le 21 mars 1932. Condamné aux travaux forcés par la cour d'assises de la Gironde. »

D'autres renseignements suivaient, établissant comment, en dépit de toutes les investigations, Adrien Caprin avait échappé à la justice.

— Tout de même!... répétait Morel, perplexe.

— Mais enfin, qu'y a-t-il? s'exclama Herbillon.

— Quelque chose de bizarre, d'abracadabrant ! Ecoute plutôt!

Et Morel, qui ne savait plus que penser, conta la panne survenue chez les cousins Sauret, sa visite de ce matin à la maison Touret, son entrevue avec le directeur, M. Legrand.

Or, à part quelques détails, coupe de cheveux différente, sourcils moins abondants, absence de moustaches, ce dernier ressemblait trait pour trait au contumax Adrien Caprin.

— Je te jure que c'est calqué... deux gouttes d'eau...

— Tu rêves tout éveillé! fit Herbillon en haussant les épaules. Un industriel, un commerçant hono-

rable, se trouvant à la tête d'une grosse affaire, serait...

— Dame, mon vieux, c'est épatant, mais enfin...

Les deux hommes finirent par tomber d'accord qu'il convenait de prendre des renseignements sur le compte de Lucien Legrand. Bien mieux, Morel promit de parler de sa découverte à Jacques de Villefort ce qu'au reste, il fit le jour même.

— Le camarade bat la campagne! se répétait Herbillon. Si les collaborateurs de M. de Villefort ne sont pas plus forts que cela, eh bien, je plains ce dernier.

Pendant ce temps, celui-ci ne restait pas inactif. Cette affaire l'intéressait et puis, il voulait obliger Herbillon, ayant pour principe de se ménager des sympathies dans la police officielle.

Au cours de l'après-midi, Jacques vint donc au café de la « Poule Bleue » et après quelques minutes de conversation, il emmenait le chasseur Adolphe rue de Maistre.

C'est qu'une idée quelque peu saugrenue, tout au moins de prime abord, lui était venue en tête. La ressemblance de Lucien Legrand avec l'assassin Caprin, le fait que l'industriel avait un léger accent de Bordeaux, d'où le Frisé et le Bordelais étaient originaires... tout cela lui trottait par la cervelle.

— Qu'est-ce que je risque? songeait-il à part lui. Ce serait drôle en effet, mais enfin on a vu plus bizarre!

Reçu par Lucien Legrand à qui il se présenta comme un riche propriétaire des environs de Paris désireux de faire mettre l'électricité dans son immeuble, il conféra quelque temps avec l'industriel. Lorsqu'il se retira en compagnie d'Adolphe, lequel était bien entendu en civil et n'avait point prononcé un mot, Jacques n'était pas éloigné de croire qu'il avait perdu son temps.

— Je suis presque aussi fou que ce brave Morel, ce qui n'est pas peu dire!

Comme il remontait dans le taxi qui l'avait attendu, Adolphe le tira par la manche :

— M'sieur, le bonhomme qu'on vient de voir a

la même voix que le type à la barbiche, vous savez, l'assassin de la rue Blanche! Je ne peux pas dire que ce soit lui mais tout de même...

CHAPITRE V

— Alors, vous croyez qu'il est nécessaire que j'invite ce monsieur à dîner?

Ce disant, Mme Touret esquissait une jolie moue qui démontrait péremptoirement son peu d'enthousiasme.

Jacques de Villefort, qui se tenait assis en face d'elle dans le coquet salon que la jeune femme occupait rue de Rome, s'inclina en souriant :

— J'ose vous en prier, madame!

La haute courtoisie du détective, son chic, sa bonne grâce parfaite avaient évidemment impressionné favorablement Mme Touret, laquelle ne s'imaginait point que des gens de police pussent avoir de telles manières. L'heure d'avant, lorsque Jacques s'était présenté chez elle, flanqué de l'inspecteur Herbillon, elle avait bien été tentée de faire répondre par la femme de chambre qu'elle était absente. Maintenant, elle ne regrettait presque plus de l'avoir reçu.

En quelques mots, M. de Villefort avait mis son hôtesse au courant du but qu'il poursuivait.

Son associé, M. Lucien Legrand, était un personnage quelque peu suspect ressemblant fort à certain redoutable malfaiteur recherché par la police de Bordeaux.

Pour ne point effrayer la jeune femme, Jacques n'avait point parlé de meurtre. Les renseignements recueillis sur le passé de l'individu étaient à peu près nuls. De lui on ne savait rien en ce qui concernait ses occupations durant la période qui avait précédé son entrée dans la maison de la rue de Maistre en qualité de représentant et ce mystère renforçait encore les présomptions conçues à son égard.

A ce sujet, Mme Touret n'avait pu dissiper les

ténèbres en question. Ce que Legrand lui avait confié de sa vie antérieure se réduisait à peu de choses. Il prétendait avoir brassé des affaires à l'étranger, notamment en Hollande, en Suède.

— C'est bien, nous vérifierons au besoin! avait murmuré Jacques à qui tout cela ne semblait point sérieux.

Une idée lui étant venue, il en avait fait part à son interlocutrice.

— Pourquoi celle-ci n'inviterait-elle point son associé un de ces prochains soirs, cela dans la plus stricte intimité?...

Au courant de la conversation, peut-être Legrand se laisserait-il aller à tenir des propos permettant de fixer définitivement sa personnalité?...

Jacques de Villefort, Herbillon et Morel se tiendraient dissimulés dans une pièce contiguë d'ou ils pourraient tout voir, tout entendre.

Maintenant, Mme Touret demeurait grave, visiblement ennuyée, un pli profond creusant son front pur. Ainsi, elle était tout à fait charmante.

Elle était récemment rentrée de la mer et l'air du large avait bronzé son teint, lui conférant une patine délicate qui avivait l'éclat de ses yeux.

— Eh bien, madame interrogea le détective, voyant que le mutisme de la jeune femme se prolongeait.

— Monsieur, je ne sais à quoi me résoudre...

— Ce que nous vous demandons est-il si difficile?

— Oui et non! Au reste, jugez-en vous-même. Bien que je sois l'obligée de M. Legrand, je vous ai dit en quelles circonstances nous nous sommes associés, j'ai toujours éprouvé à son égard une espèce de défiance. Oui, le mot n'est pas trop fort. Quoique je lui sois très reconnaissante de ce qu'il a fait pour moi, que je n'aie que des éloges à faire sur la façon dont il a conduit notre entreprise, je ne ressens pour lui aucune sympathie. Bien mieux, je me suis toujours efforcée de le tenir à l'écart car j'avais cru deviner que M. Legrand avait formé des projets auxquels je ne souscrirai jamais.

— Vous ferait-il un doigt de cour? s'enquit de Villefort qui savait comprendre les choses à demi-

mot. Cela n'aurait rien de surprenant. Entre associés...

— C'est cela même, monsieur! On ne peut rien vous cacher. Oui, il m'a semblé que M. Legrand s'était épris de moi et songeait à me demander ma main. Comme je n'ai nullement l'intention de la lui accorder, mieux valait éviter tout ce qui, de ma part, pouvait être pris pour un encouragement. Voilà pourquoi ce monsieur est venu rarement ici.

— En effet, en effet!...

— Dans ces conditions, le prier à dîner...

— Oh! chère madame, n'exagérons point l'importance des choses... Si M. Legrand est un parfait honnête homme, il se conduira correctement à votre égard et, comme vous ne renouvellerez point cette invitation, il finira par s'apercevoir que vous tenez essentiellement à demeurer sur le terrain affaires. Si, par aventure, c'est un coquin, nous aurons tôt fait de vous en débarrasser!

Durant quelque temps encore, le détective poursuivit sur ce ton, entassant les arguments, tant et et si bien que Lise Touret finit par se laisser convaincre.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, monsieur. Mais enfin, il me semble que vous auriez pu procéder différemment.

— Certes! Mais je préférerai de beaucoup...

— Nous sommes aujourd'hui mardi... Je passerai demain à l'usine et verrai M. Legrand. Qu'il vienne dîner ici vendredi vous convient-il ?

— Oh! assurément! Madame, il ne nous reste plus qu'à vous remercier pour votre extrême obligeance...

De Villefort se levait, imité en cela par Herbillon qui avait à peine risqué quelques mots au cours de l'entretien. Tous deux s'inclinèrent devant Mme Touret.

Comme ils allaient se retirer, la jeune femme articula non sans quelque hésitation :

— Au cas où vos soupçons seraient fondés, puis-je espérer que mon nom ne sera point prononcé au cours de cette affaire?

— Madame, j'en prends l'engagement formel. N'est-ce pas, Herbillon?

— Oh ! assurément ! riposta l'inspecteur avec force. Le juge d'instruction chargé de l'affaire est un parfait homme du monde. Tout s'arrangera pour le mieux!

— Tant mieux, soupira la jeune femme, visiblement ennuyée. Donc, le dîner sera pour huit heures. Arrivez au moins un quart d'heure d'avance.

— Bien entendu! promit Jacques en saluant.

Quelques minutes plus tard, Herbillon et lui se retrouvaient sur le trottoir de la rue de Rome :

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier! commença l'inspecteur avec embarras. Sans vous, je ne serais point venu à bout de cette énigme.

— Ne nous hâtons pas de crier victoire! interrompit Jacques en souriant. Rien ne prouve que M. Legrand soit bien l'homme que nous supposons, c'est-à-dire l'assassin Caprin et le meurtrier du Frisé et du Bordelais!

— Assurément! Mais je ne sais pourquoi je le parierais presque!

— Moi de même. Voilà pourquoi je suis curieux de pousser à fond cette enquête.

Là-dessus, les deux policiers ayant échangé une cordiale poignée de main se séparèrent non sans avoir pris rendez-vous.

Le vendredi suivant, à l'heure dite, Jacques descendait de voiture devant l'immeuble habité par Mme Touret. Morel et Herbillon qui prenaient l'apéritif à la terrasse d'un petit café voisin se hâtèrent de le rejoindre et les trois hommes gagnèrent l'appartement de la jeune femme.

Une vieille bonne qui avait servi de nourrice à Lise et connaissait ses secrets vint leur ouvrir, les guidant vers le salon que nous connaissons. Presque aussitôt, Mme Touret parut, délicieuse en une robe de satin noir qui moulait son corps souple et jeune.

Rapidement, elle informa ces messieurs de ce qui avait été entendu entre elle et son associé. Legrand avait paru ravi de son invitation; au cours de l'après-midi, un fleuriste des environs de la Made-

leine avait apporté de sa part une magnifique corbeille de roses.

— Décidément, plus j'y songe, moins je crois à ce que vous m'avez raconté sur le compte de ce monsieur! conclut Mme Touret. Certes, M. Legrand n'est pas un homme précisément aimable. Il est rude, bougon, mais de là à conclure... que c'est un malfaiteur dangereux...

— Vous serait-il devenu plus sympathique? sourit Jacques.

— Pas précisément et il y a de votre part quelque impertinence à me questionner ainsi! répliqua gentiment Lise. Allons, venez par ici, messieurs, que je vous conduise à votre cachette. Cette soirée qui me semblait devoir être particulièrement ennuyeuse commence à m'amuser ainsi qu'un jeu nouveau.

— Parbleu! j'en étais sûr! fit de Villefort, cependant que Morel et Herbillon approuvaient d'un hochement de tête.

Chez Mme Touret, le salon communiquait directement avec la salle à manger. De plus, il existait un petit boudoir permettant de passer indifféremment dans ces deux pièces. C'est là que les trois policiers s'installèrent en de confortables fauteuils.

Des tentures tombant devant les portes demeurées entr'ouvertes les mettaient à l'abri de toute indiscrétion. De leur poste d'observation, ils pourraient tout voir, tout entendre.

A ce moment, le timbre extérieur retentit, annonçant l'arrivée du visiteur et, sur un dernier mot, Mme Touret s'éclipsa pour aller recevoir son hôte.

La jeune femme était quelque peu nerveuse; on la devinait toute tendue et plus animée qu'à l'ordinaire. Mais elle demeurait parfaitement calme, en apparence du moins. Seul, l'éclat inaccoutumé de ses yeux trahissait sa surexcitation.

Au salon, elle trouva Legrand que la vieille Brigitte venait de débarrasser de son chapeau, de son pardessus.

Le directeur avait fait toilette, arborant une jaquette noire et un pantalon gris de bonne coupe. En ce costume qui lui était inhabituel, on le sentait

quelque peu gêné et l'impression qu'il ressentait à se trouver en ce cadre élégant, en face de cette femme charmante qui l'accueillait, le sourire aux lèvres, ajoutait encore à son malaise.

— Cher monsieur, vous m'avez gâtée... Les roses qu'on m'apporta de votre part sont tout bonnement admirables!

— Madame, si elles ont pu vous plaire, je m'en déclare ravi! articula Lucien Legrand en s'inclinant d'un air quelque peu gourmé.

— Prendrez-vous un cocktail? J'en confectionne un que mes amis déclarent excellent.

— Volontiers... De vos belles mains, tout me paraîtra agréable! murmura galamment le directeur.

Déjà, Lise ouvrait une petite armoire renfermant un bar minuscule et avec des gestes précieux, elle entreprit de composer le breuvage indiqué.

Legrand ne la quittait point du regard et, par instants, d'étranges lueurs s'allumaient au fond de ses yeux.

Le cocktail fut déclaré par lui une pure merveille et Brigitte étant survenue pour annoncer que Madame était servie, les deux associés passèrent dans la salle à manger voisine où ils prirent place devant la table nappée de blanc et étincelant de cristaux, d'argenterie.

Pendant ce temps, dans le boudoir, Jacques de Villefort, la photographie de l'assassin Caprin en main, étudiait le visage du misérable, le comparant à celui de Legrand qui, à trois pas de là, accablait Mme Touret de propos aimables, de galanteries gauches.

La jolie veuve se tenait visiblement sur la défensive, ne décourageant point son visiteur mais coupant court à la conversation lorsque celle-ci menaçait de s'engager sur un terrain par trop brûlant.

Alors, elle interrogeait Legrand sur les affaires en cours, sur ses projets concernant la saison d'hiver et force était bien au directeur de lui répondre.

Au reste, il le faisait de la meilleure grâce du monde, éprouvant une visible satisfaction à énoncer les résultats obtenus, chiffrant les bénéfices futurs.

A l'entendre, la maison Touret serait bientôt la première de la place et il paraissait impossible de fixer des bornes à son développement.

— Vous verrez, madame, nous sommes en marche pour la grosse, la très grosse fortune! assurait complaisamment Legrand, évidemment désireux d'éblouir son interlocutrice, de s'imposer à son admiration.

C'était sa façon à lui de faire sa cour.

Lise aprouvait d'un mot, d'un sourire. Au fond, le terrible jeu qu'elle jouait commençait à la passionner. A présent, elle comprenait les femmes qui font de la police ou de l'espionnage par goût. Au moins, cela, c'était vivre!...

Après le rôti arrosé d'un Corton moelleux, Legrand se montra plus familier.

Ce fut pis au dessert et, à plusieurs reprises, il tenta d'emprisonner dans les siennes la petite main de Lise qui, fort lestement, se dérobait.

Brigitte étant survenue, disant que les liqueurs étaient servies au salon, les dîneurs regagnèrent cette pièce.

C'était le moment délicat de la soirée, la vieille servante n'ayant plus de raisons pour se montrer à chaque instant. Aussi, Lise installa-t-elle son hôte dans un fauteuil tandis qu'elle-même prenait place à l'autre bout de la pièce.

— Vous disiez donc, cher monsieur, que vous pensez obtenir d'importants travaux en la ville d'Epinal ?

Mais Legrand ne se souciait plus de parler affaires. Ayant vidé d'un trait un verre de triple-sec Cointreau, il se mit debout et, se rapprochant de la jeune femme :

— Oui, madame, de ce côté, la chose est à peu près entendue et nous n'en resterons pas là. Je veux que vous soyez riche, très riche, en mesure de satisfaire tous vos caprices!

— Je n'en demande pas tant! répliqua en riant Lise qui avait allumé une cigarette et ne perdait point de vue son interlocuteur.

— Peut-être, mais tel est mon désir. Si vous pou-

viez lire en moi, madame, vous verriez quel dévouement est le mien, quelle admiration j'ai conçue pour vous... Lorsque je songe que c'est pour vous que je travaille tout me devient facile!

— N'exagérons pas! tenta d'interrompre la jeune femme.

— Je ne fais qu'exprimer faiblement la vérité! Voyez-vous, madame, j'ai conçu pour vous un attachement profond, durable! Ah! si vous vouliez me rendre heureux, vous consentiriez à m'épouser et je vous jure que vous n'auriez jamais à le regretter...

Il se rapprochait encore et, brusquement, empoignant Lise aux épaules, il tenta de l'attirer sur sa poitrine. En même temps, ses lèvres balbutiantes cherchaient les siennes.

Mme Touret avait imperceptiblement froncé le sourcil :

— Lâchez-moi, vous êtes fou!...

— Je vous aime... je vous aime...

— Ceci est tout simplement ridicule! C'est vous qui l'aurez voulu.

Ce disant, Lise Touret appuyait l'extrémité embrasée de sa cigarette sur le menton de Legrand dont le visage contracté n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Le directeur étouffa une exclamation de douleur et se rejeta en arrière, serrant les poings avec colère.

— Ah! madame, voilà des manières...

— C'est vous qui m'obligez à les employer à votre égard.

— Tout de même, ce ne sont pas des façons d'agir... Si une autre que vous m'avait fait cela...

Il écumait de fureur tout en tapotant de l'index son menton qui se timbrait d'une brûlure large comme un confetti.

— Vous ne pensez pas que c'est uniquement à titre d'associé que je veux donner à votre maison un pareil développement? Je vous aime, madame Touret! Marions-nous, vous serez heureuse... je vous le promets!

Il avait perdu ses allures courtoises et commençait à se montrer pressant, brutal. Sa voix se fai-

sait rauque, impérieuse. L'homme véritable apparaissait... faisant craquer le vernis léger de politesse dont il était enduit...

— Vous voulez que je devienne madame?...

Le ton de Lise se nuançait d'un dédain marqué.

— Madame Legrand... pourquoi pas? riposta-t-il en la regardant bien en face.

— Pardon, Caprin, voulez-vous dire! Car vous vous appelez bien Caprin? Le bandit que la Cour d'assises de la Gironde condamna aux travaux forcés pour un double meurtre?... fit à ce moment une voix narquoise.

D'un bond Legrand se retourna, étouffant une malédiction, cependant que son visage devenait livide et que ses yeux lançaient de fulgurants éclairs.

Un jeune homme, l'air aimable et souriant, se tenait au seuil du boudoir voisin. C'était Jacques de Villefort.

Là-bas, Lise s'était reculée dans un coin et, un peu haletante, ne perdait pas un détail de la scène.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire! grommela Legrand, faisant un effort pour se remettre.

— Que si, vous êtes Adrien Caprin, je le répète!

— Vous êtes fou! Après tout, qui êtes-vous et que faites-vous ici?

— Je suis venu pour vous arrêter au nom de la loi!

Lucien Legrand frémit de la tête aux pieds et, un instant, on put croire qu'il allait se précipiter sur son interlocuteur mais il réussit à se dominer.

— Voilà ce que j'appellerai une gaffe pyramidale! riposta-t-il avec un sourire qui ressemblait à une grimace. Prenez garde, mon garçon, la chose vous coûtera cher.

Sournoisement, du regard, il prenait la mesure de son adversaire, songeant sans doute à le mettre hors de combat puis à fuir.

L'apparition d'Herbillon et de Morel au seuil de la salle à manger lui fit comprendre l'inanité de cet espoir. Cette fois, il était pris, il ne le comprenait que trop et, sous l'empire de la fureur, son visage se

convulsa hideusement tandis qu'il reculait de quelques pas à la façon d'un sanglier qui fait tête aux chiens.

Mais déjà, l'inspecteur Herbillon le touchait à l'épaule.

— Adrien Caprin, au nom de la loi, je vous arrête! Dans votre intérêt, je vous conseille de ne pas résister. Vous ne feriez qu'aggraver votre cas!

— Mais c'est stupide, ridicule! Madame, dites donc à ces messieurs qu'ils se trompent. Je suis Lucien Legrand, votre associé, gronda le misérable.

— Vous expliquerez tout cela au juge d'instruction! répliqua Herbillon avec autorité. Allons, en route et pas de scandale! Ceci sera préférable pour tout le monde.

— Soit! mais je vous ferai repentir de votre audace! murmura le directeur après un instant. Et, se tournant vers de Villefort, il dit, presque bonhomme : « Je vous reconnais, à présent, vous êtes le prétendu propriétaire qui vint me voir l'autre semaine. C'est cela même!

— Quant à vous, madame, poursuivait Legrand, s'adressant à Lise Touret, je ne vous fais pas mon compliment sur le rôle que vous avez joué en toute cette affaire. Vous récompensez bien mal mon dévouement, ma loyauté. Je ne vous aurais pas crue capable de vous prêter à une telle infamie.

— En route! coupa Herbillon, dispensant ainsi la jeune femme de répondre.

Morel ouvrait la porte donnant sur le vestibule et, encadré par les deux policiers, Legrand disparut, gagnant l'escalier. Avant de leur emboîter le pas, de Villefort s'inclina devant Lise qui, un peu pâle, s'appuyait au dossier d'un fauteuil :

— Madame, tous nos remerciements pour l'aide efficace que vous nous avez apportée!

— Ah! monsieur, je ne sais s'il faut me féliciter ou me blâmer! Allez et revenez me voir quelque jour, quand la vérité sera faite sur toute cette malheureuse affaire. Alors, nous pourrons en parler avec calme et en toute liberté d'esprit!

— Soit! promit Jacques en se hâtant de rejoindre ses compagnons, qui atteignaient déjà le palier du premier étage.

CHAPITRE VI

Morel qui avait pris les devants s'arrêta à la hauteur de la porte vitrée de la loge de la concierge et sa voix s'éleva dans le silence, réclamant l'ouverture de la porte extérieure. Celle-ci s'ouvrit bientôt et le groupe déboucha sur le trottoir de la rue de Rome.

Il était un peu plus de dix heures, car le dîner ne s'était point prolongé outre mesure.

Dans la tranchée du chemin de fer toute voisine, des trains invisibles passaient en grondant et leurs coups de sifflet prolongés déchiraient l'air à intervalles réguliers.

La rue était à peu près déserte. Là-bas, en direction du boulevard des Batignolles, un couple d'amoureux s'éloignait lentement, les bras enlacés.

Jacques de Villefort promena à l'entour un regard investigateur, cherchant un taxi. N'en voyant pas, il se tourna vers Morel :

— Vous devriez remonter jusqu'à la gare du Pont Cardinet. Là, il existe une station de voitures...

— Entendu, patron! murmura le policier méridional en se hâtant dans la direction indiquée.

Herbillon était demeuré près de Lucien Legrand qu'il ne quittait pas plus que son ombre. Après l'émoi du début, le directeur semblait avoir recouvré tout son calme. Son visage apaisé ne gardait plus trace de la colère de tout à l'heure et, ainsi, il avait l'air d'un brave bourgeois se disposant à réintégrer le domicile familial.

Jacques, qui avait allumé une cigarette, fit quelques pas sur le trottoir, marquant de l'impatience. Il regrettait fort de ne point avoir donné rendez-vous à son chauffeur; de la sorte, cette attente qu'il jugeait absurde ne se fût point produite.

— Marchons! jeta-t-il en revenant vers Herbillon. De la sorte, nous irons au-devant de Morel et de son auto.

— Soit! consentit l'inspecteur en passant son bras sous celui du prisonnier.

— Où me conduisez-vous? interrogea celui-ci.

— A la permanence de la Police judiciaire.

— Vous y tenez vraiment?

L'inspecteur ne daigna pas répondre, jugeant parfaitement inutile d'engager une nouvelle discussion à ce sujet.

— Je vous le répète, vous êtes en train de commettre une gaffe et de taille encore! insista doucement Legrand. Réfléchissez...

— C'est tout réfléchi! coupa Herbillon. J'agis comme je crois devoir le faire. Si je me trompe, tant pis pour moi!

— A votre aise! fit Legrand en haussant les épaules.

— Alors, marchons.

Les deux hommes se mirent en route, remontant la rue de Rome sur le trottoir de gauche. Lucien Legrand semblait parfaitement tranquille et montrait la physionomie d'un homme sûr de lui.

C'est ce que se dit de Villefort qui, s'étant rangé pour les laisser passer, l'observait d'un coup d'œil sagace.

— Pourtant, nous ne nous trompons point! songea-t-il. A part quelques modifications, c'est bien la tête de Caprin. La photographie fournie par les services de la police de Bordeaux et que j'ai si longuement étudiée durant le dîner ne me laisse aucun doute à cet égard! Une pareille ressemblance est impossible!

Sur cette conclusion qui lui donnait toute satisfaction, le détective emboîta le pas à Herbillon et à Legrand.

Déjà, dans le lointain, on percevait le grondement d'un moteur. Une voiture arrivait en sens inverse. Ce devait être celle réquisitionnée par Morel.

Soudain, Lucien Legrand dégagea son bras droit

que tenait Herbillon d'une brusque secousse. Cela fut si imprévu que l'inspecteur chancela, recula de quelques pas, manquant perdre l'équilibre.

Avant qu'il fût revenu de sa surprise première, le prisonnier, prenant ses jambes à son cou, bondissait en avant, détalant ainsi qu'un lièvre poursuivi.

— Ah! nom d'un chien! cria Herbillon, furieux, en se précipitant sur ses traces.

De son côté, Jacques de Villefort faisait de même. A l'instant où Legrand s'était libéré de l'étreinte de son gardien, le détective s'était jeté sur lui mais, d'un brusque à-gauche, le directeur de la maison Touret l'avait évité. Maintenant, il filait, devançant ses poursuivants de quelques mètres.

Une rue latérale s'ouvrait; le fugitif s'y précipita tête baissée.

Jacques de Villefort jeta un strident coup de sifflet, cela sans cesser de courir, afin de renseigner Morel sur la direction prise et la chasse continua.

Comme on s'élançait dans une nouvelle voie, Jacques se retourna, cherchant des yeux le taxi de Morel. Une voiture tournait un angle à cent mètres en arrière. De nouveau, le sifflet du détective retentit par deux fois.

Presque aussitôt, trois sèches détonations semblables à des claquements de fouet lui répondirent et une exclamation de douleur leur succéda.

— Diable! gronda de Villefort, est-ce que, par hasard...

Une palissade clôturant le rez-de-chaussée d'une maison en construction lui bouchait la vue; redoublant de vitesse, il la contourna rapidement. Alors, il comprit ce qui s'était passé.

Herbillon avait commis la faute de ne point fouiller les poches de Legrand afin de s'assurer que celui-ci ne portait pas d'armes. Au reste, l'inspecteur n'en avait guère eu le temps.

Brusquement, le commerçant, qui n'avait plus sur lui qu'une avance de quelques pas, avait fait volte-face, brandissant un revolver de fort calibre et coup sur coup, à trois reprises, il venait de tirer sur le policier.

Deux projectiles se perdirent, allant s'encastrer dans la façade d'une maison voisine; le troisième atteignit Herbillon, se logeant dans son épaule gauche. De là le cri de douleur qui lui avait échappé.

— Ah! gredin, tu me paieras, celle-là!

Et le policier, défaillant, très pâle car il ressentait une vive douleur, s'arrêta, tirant à son tour son automatique.

Sa main droite se leva, ajustant le bandit qui avait repris sa course et, à deux reprises, il pressa la détente de son arme. De Villefort, qui survenait, vit Legrand bondir de côté et trébucher. A la même seconde, Herbillon criait :

— Touché!... Je savais bien...

Mais un nuage passa devant ses yeux. Sous lui, ses jambes mollissaient et, pour ne pas choir, il s'accrocha au bras de Jacques qui survenait à cet instant.

— Vous êtes blessé, mon vieux?

— Oui, je ne pense pas que ce soit sérieux! Mais l'épaule me brûle!... A nouveau, Jacques de Villefort siffla longuement, désespérément. Il ne voulait pas abandonner le pauvre Herbillon qui menaçait de perdre connaissance et là-bas, à moins de vingt mètres, Lucien Legrand, ayant repris son équilibre, repartait à nouveau.

— Cet animal de Morel ne surviendra donc pas!...

Comme s'il n'attendait que cela, le taxi entrevu tout à l'heure par le détective surgissait à l'angle de la rue voisine.

Le gros policier, hors d'haleine, était debout sur le marchepied, stimulant le chauffeur du geste et de la voix :

— Arrive! Arrive! lui cria de Villefort.

Déjà, l'auto stoppait. Morel sauta à terre.

Jacques lui poussa dans les bras Herbillon à demi évanoui.

— Monte-le en voiture. Moi, je vais m'occuper du coquin!

— Bien, patron! bredouilla le gros Morel, quelque peu interdit par la tournure tragique que prenait l'aventure.

Jacques de Villefort n'écoutait point la réplique. Dans une détente de tout son être, il bondissait sur la piste du fuyard, lequel, à ce moment, atteignait une rue transversale.

Visiblement, l'homme commençait à souffler. La vie sédentaire qu'il menait depuis quelque temps à l'usine de la rue de Maistre ne l'avait point préparé à fournir une course de fond.

En trois bonds, Jacques de Villefort avait gagné sur lui plusieurs mètres... Comme la foudre, il arrivait sur le misérable dont l'allure se ralentissait.

Lucien Legrand dut l'entendre car, dans un suprême sursaut d'énergie, il se rua en avant, tête baissée.

A ce moment, un autobus filant à toute vitesse, débouchait de la gauche. A sa vue, Legrand marqua une imperceptible hésitation, craignant évidemment de ne point avoir le temps de traverser.

Mais reculer, c'était se jeter dans les bras de Jacques et d'instinct, le misérable comprenait bien qu'il avait là le plus sérieux de ses adversaires.

Ce fut sans doute ce qui le décida à risquer le tout pour le tout.

Rassemblant ses forces, il se précipita, coupa la chaussée juste devant le capot de la lourde machine.

Sans doute serait-il passé de justesse; mais son pied glissa dans une flaque d'huile. Ses bras battirent l'air, cherchant à reprendre un équilibre instable. Il n'y réussit pas.

A la même seconde, il recevait dans le flanc un coup violent qui le culbuta sur le sol.

Il y eut un cri sourd auquel répondirent les exclamations effarées des voyageurs de l'autobus témoins de la collision.

Déjà, le machiniste bloquait désespérément ses freins qui gémirent longuement.

Lorsque Jacques de Villefort, qui avait sauté sur la chaussée, se courba vers Lucien Legrand, le visage du misérable lui apparut livide, contracté par la douleur.

L'une des roues du pesant véhicule lui avait broyé

la cuisse gauche. Par cette horrible blessure, le sang giclait à flot.

— Cette fois, vous m'avez! grogna-t-il, les dents serrées, avec un regard de haine pour son vainqueur.

Ce dernier ne répliqua que par un haussement d'épaules et, comme la voiture montée par Herbillon survenait, Jacques ramassa le blessé, l'enlevant entre ses bras vigoureux.

La portière ouverte, il le déposa à l'intérieur, près d'Herbillon privé de sentiment et, montant à son tour, il cria au chauffeur :

— A Beaujon et vivement!...

Celui-ci ne se le fit pas répéter deux fois et Morel eut tout juste le temps de se hisser sur le siège, à son côté.

Par les rues à peu près désertes, le taxi ne mit que quelques minutes pour atteindre l'hôpital en question. Jacques qui s'était précipité vers le bureau de nuit fit admettre immédiatement les deux blessés qu'il amenait.

Un quart d'heure ne s'était point écoulé depuis que Legrand était passé sous l'autobus que l'interne de service se courbait sur la table d'opération où l'on avait allongé le misérable.

Jacques de Villefort et Morel étaient à ses côtés.

L'interne, jeune homme de trente ans à la physionomie grave, intelligente, eut une moue significative :

— Mauvais interrogea à mi-voix le détective auquel ce mouvement n'avait point échappé.

— Evidemment! l'hémorragie est considérable et...

Un nouveau hochement de tête acheva la phrase, laquelle se passait de commentaires et, sans perdre une seconde, le médecin se mit en devoir d'enrayer l'hémorragie.

Mais il ne devait point y parvenir et Lucien Legrand, qui avait ouvert les yeux, eut un sourire narquois :

— Allons, il est dit que je n'irai pas en prison! grommela-t-il en jetant à de Villefort un regard de défi.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr... Avant peu, c'en sera fini de moi.

— Allons donc! protesta le policier, répondant ainsi dans l'espoir de détourner l'attention du misérable du travail que l'interne exécutait sur son membre meurtri.

— Je vais mourir, cela vaut mieux ainsi, poursuivait le blessé qui s'affaiblissait rapidement.

— Ainsi, c'est bien vous, Caprin?

— Parbleu oui... Vous ne vous êtes point trompé...

— Et l'affaire de la rue Blanche?

— C'est moi aussi qui ai abattu ces deux imbéciles.

— Vraiment! fit de Villefort, voyant que le moribond se taisait. Et pourquoi avez-vous fait cela?

— Eux aussi m'avaient identifié et prétendaient me faire chanter. Seulement, ils n'étaient pas de taille!

Une lueur de vanité flambait dans les prunelles du misérable au souvenir de cette suprême victoire remportée par lui sur ses adversaires. Ce devait être la dernière!

Il s'efforçait encore de parler, d'articuler des mots; mais sa langue s'embarrassait et ses lèvres n'émettaient plus qu'un bredouillement inintelligible. Un grand frisson le glaçait jusqu'aux moelles.

Brusquement, il tenta de se redresser en une révolte d'être qui ne veut pas mourir. Mais ses épaules retombèrent lourdement sur le lit d'opération où une infirmière accourue tentait de le maintenir.

Sa tête roula de droite et de gauche; un râle gronda en sa gorge et ce fut tout.

Adrien Caprin venait d'expirer et restait là, les yeux grands ouverts, la bouche crispée par un rictus sardonique, comme s'il contemplait encore des choses qu'il était seul à voir!

— C'est fini! fit l'interne en se redressant. Vous me l'avez amené trop tard, monsieur!

Il eut un hochement de tête comme pour déplorer son impuissance puis, sur un mot de Jacques, il gagna le chevet de l'inspecteur Herbillon.

En effet, un coup d'œil lui avait suffi pour juger que l'état du policier était beaucoup moins grave. Donc, il pouvait attendre.

Le jeune homme ne s'était point trompé dans son rapide diagnostic. La balle qui avait atteint Herbillon s'était logée dans les muscles de l'épaule. Il fut relativement facile de l'extraire.

Trois semaines plus tard, le policier quittait l'hôpital, pourvu d'un congé de convalescence qu'il se proposait d'aller passer sur la Côte d'Azur.

Cependant, avant de quitter Paris, il alla rendre visite à Jacques de Villefort qu'il trouva dans son bureau des Champs-Elysées où il conférait avec Morel au sujet d'une nouvelle affaire.

Il va sans dire que le visiteur fut bien accueilli.

Après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, écouté ses projets d'avenir, Jacques et son second lui donnèrent des nouvelles de l'affaire Caprin-Legrand.

La mort de ce dernier mettait fin à l'action judiciaire.

En haut lieu, on avait beaucoup déploré de ne pouvoir traduire le misérable devant les tribunaux et le juge d'instruction avait blâmé fortement la grave erreur commise par Herbillon.

Pourquoi ce dernier n'avait-il pas fouillé son prisonnier ainsi que les règlements le prescrivent ?

Heureusement, l'inspecteur était des mieux notés. De plus, Jacques était intervenu, faisant agir ses relations, tant et si bien que, pour Herbillon, l'affaire se traduirait finalement par un avancement, somme toute mérité.

— Ah ! merci, monsieur de Villefort !... C'est bien à vous que je dois tout cela ! fit le policier en hochant la tête.

En tout cas, si jamais vous avez besoin de moi...

— Je puis compter sur vous, c'est entendu !...

— Oh ! assurément.

— Voilà qui est parfait, conclut le détective en serrant cordialement la main de son visiteur.

Déjà, celui-ci se disposait à prendre congé.

— Je t'accompagne, fit Morel, en route nous causerons.

— Si tu veux... Et Mme Touret s'enquit encore Herbillon, la main posée sur le bouton de la porte.

— J'ai dîné chez elle hier soir ! répondit Jacques après une courte hésitation. Cette aimable femme n'est pas encore très bien remise de toutes les émotions qu'elle nous doit et j'ai eu fort à faire pour lui démontrer qu'en définitive, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— C'est aussi mon avis ! murmura l'inspecteur.

— Assurément, déclara Morel. Il paraît que Legrand s'était mis en tête de l'épouser... Je crois qu'il était sérieusement amoureux d'elle.

— Dame, ces choses-là arrivent. Seulement, Mme Touret avait toujours eu de son associé une peur instinctive, une sorte de répulsion... A présent, la voilà libérée de sa tutelle... Je lui ai conseillé de vendre son usine d'appareils électriques. Elle n'est point faite pour gérer une telle affaire.

— C'est bien certain !... fit Herbillon, songeur. Mme Touret est une femme charmante mais, voyez-vous, monsieur de M. Villefort, elle est bien jolie, trop jolie même !

Ce fut sur cette conclusion que les trois policiers se séparèrent

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le document secret

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 28-3-38

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ... **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0 fr. 40 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre rembours'

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)